219
v.2
SMR

CHARLES MANDEL.

Livres de fonds.

Andalousia, par LOTTIN DE LAVAL. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par AMÉDÉE DE BAST. . . . . 2 vol. in-8
Les Brodeuses de la Reine, par ERNEST ALBY. . . . . 2 vol. in-8.
L'Échelle de Soie, par HIPPOLYTE LUCAS. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, par BARGINET (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par A. de KERMAINGUY. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Couvre, par LOUIS JOUSSERANDOT. . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par PAUL FÉVAL, auteur des *Mystères de Londres*. . . . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par CHARLOTTE DE SOR. . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, par MADAME SOPHIE PANNIER. . 2 vol. in-8.
La Poule aux Œufs d'or, par JULES LACROIX. . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par JULES DAVID. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs intimes du Comte de Mesnard, premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. . . . . 5 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du monde, par Mme CH. DE SOR. . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, par JULES DAVID. . . . . 2 vol in-8.
Tyler le Couvreur, par PAUL DE KOCK. . . . . 1 vol in-8.
Le Château d'Eppstein, par ALEXANDRE DUMAS. . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, par COOPER. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Highlands, par WALTER SCOTT. . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, par AUGUSTE RICARD. . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, par JULES DE SAINT-FÉLIX. . . . . 2 vol. in-8.
Le Béarnais, par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, par LOUIS JOUSSERANDOT. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, par CHARLOTTE DE SOR. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, par MAXIMILIEN PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Le Voile noir, par JULES LACROIX. . . . . 2 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, par MAXIMILIEN PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, par madame la comtesse MERLIN. . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une Chaîne, par le vicomte D'ARLINCOURT. . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Guiche, par madame SOPHIE GAY. . . . . 3 vol. in-8.
Le Faux Frère, par LA MÊME. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi (roman historique), par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Marie Tudor, par madame A. DUPIN. . . . . 2 vol. in-8.
François les Bas-Bleus, par MAX. PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, par ALEXANDRE DUMAS . . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, par JULES LACROIX . . . . . 2 vol. in-8.
Diane et Sabine, par MICHEL MASSON. . . . . 2 vol. in-8.
Le Proscrit des Hébrides, par SIR WALTER SCOTT. . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, par LE MÊME . . . . . 2 vol. in-8.
La vicomtesse de Cambes, par ALEXANDRE DUMAS. . . . . 2 vol. in-8.
Charmante Gabrielle, par BRISSET. . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. SAINTINE. . . 3 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, par MAXIMILIEN PERRIN. . . . . 2 vol. in-8.
Le Débardeur, par LE MÊME. . . . . 2 vol. in-8.

Ouvrages sous Presse.

Blanche de Bourgogne, par Madame A. DUPIN. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, par SIR WALTER SCOTT. . . 2 vol. in-8.
L'Abbaye de Pessac, par ALEXANDRE DUMAS. . . . . 2 vol. in-8.
Raphael et Lucien, par MICHEL MASSON. . . . . 2 vol. in-8.
La Famille du mauvais Sujet, par MAXIMILIEN PERRIN. . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

MÉLANIE WALDOR.

CHARLES MANDEL

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1846

PIERRE ET MARGUERITE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/charlesmandel02wald

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Colliberts,

L'histoire de Pierre et de Marguerite n'est point une fiction, et leurs aventures sont restées une des traditions du pays qui les a vus naître. L'intérêt qui peut s'attacher à eux prend sa source dans la simplicité même de

leur histoire. — Je la redirai telle qu'elle m'a été contée.

Au temps des Gaulois, cent cinquante ans avant Jésus-Christ, il existait un peuple connu sous le nom de *Cambolectris*. Il possédait toute la partie du Bas-Poitou, appelée aujourd'hui Vendée. La chasse, la pêche et la guerre étaient ses seules occupations ; il habitait des huttes peintes qu'il transportait à volonté, comme l'Arabe du désert transporte la tente sous laquelle il dort. Ces huttes formaient des villages que l'on n'était jamais sûr de retrouver le soir à la même place où on les avait vues le matin. Les Cambolectris avaient un caractère sauvage et farouche ; ils se teignaient les cheveux d'un rouge éclatant, se peignaient le corps d'une foule de dessins bizarres, et rendaient à la pluie un culte plus empreint de crainte que d'amour, car ils la

regardaient comme la divinité la plus dangereuse qu'ils eussent à implorer ; et, dans le fait, la pluie était pour eux un fléau presque égal à celui de la peste. Leurs seuls moyens d'existence consistaient dans le poisson et dans le gibier : la pluie retenait les poissons au fond de l'eau, où ils restaient alors cachés dans le plus grand calme ; la pluie faisait fuir les oiseaux dans les creux des roches, et rendait la chasse impraticable.

Lorsque les Romains commencèrent, dans les premiers temps, à civiliser ce peuple, on vit les huttes disparaître les unes après les autres, et la terre se couvrir de moissons ; une grande route traversa bientôt des campagnes jusqu'alors presque impossibles à parcourir, et quelques maisons s'élevèrent çà et là, non plus en roseaux et en terre glaise, mais en belles pierres de taille et en char-

pente de chêne. Les Romains entourèrent d'une ligne de forteresses les forêts du Bas-Poitou, ils y établirent des garnisons; et peu à peu les forêts devinrent les petites villes de Mortagne, Gétigné, Légé, Clisson, etc. Une de de ces légions, composée presque entièrement de Scythes ou Goths, s'empara de toute la rive gauche de la Sèvre nantaise; elle y fonda plusieurs villes, dont Tiffanges devint la capitale. A Tiffanges, on ne voit plus à présent que les ruines d'un magnifique château qui appartenait à Gilles de Retz, que, tout enfans, nous connaissions déjà sous le nom de Barbe-Bleue. — Alors on tremblait à son effrayante histoire; — on tremble encore en lisant la vie historique de Gilles de Retz. Quoi qu'il en soit, ce château a dû être fort beau. On croit qu'il fut bâti au temps de saint Louis, dans le XIII^{e} siècle.

Lorsque les Goths se furent alliés à une grande partie des Cambolectris, ils songèrent, dans le VI^e^ siècle, à se débarrasser de ceux des Cambolectris, qui menaient encore, au milieu d'eux, la vie errante de leurs pères ; ils les chassèrent d'une partie de la Vendée appelée aujourd'hui le Bocage, les forcèrent à se replier dans les marais qui bordent l'Océan, et les emprisonnèrent ainsi entre la terre et les flots. Les malheureux Cambolectris comprirent alors qu'il n'y avait plus pour eux d'autre liberté, d'autre asile, d'autre patrie, que la mer et ses vagues, moins redoutables à ces hommes non civilisés que la vie d'esclavage qu'ils laissaient derrière eux.

On donna à ces pauvres exilés le nom de Colliberts, qui signifie *tête libre* ; et, après les avoir chassés de leurs forêts, on leur laissa la liberté d'errer au bord des côtes et dans les

marais. Il n'y avait là aucun gibier qui pût les aider à vivre; quelques oiseaux de mer venaient seuls s'abattre sur les côtes, et leur chair était dure et mauvaise au goût; la pêche devint leur unique moyen d'existence : ils faisaient sécher le poisson au soleil et s'en nourrissaient lorsque la pluie les empêchait de s'en procurer d'autres. Ils avaient bâti de nouvelles huttes, mais moins belles et moins commodes que celles qu'on les avait forcés d'abandonner. Repoussés de tous, même de leurs compatriotes, leur caractère déjà sauvage devint presque féroce. Ils n'avaient pas notre douce et sublime religion pour leur inspirer le pardon des injures. Pour leur apprendre à rendre le bien pour le mal. Ils vécurent donc longtemps, farouches et solitaires, se léguant de génération en génération la haine, la misère et le désir de la vengeance! Deux siècles s'écoulèrent ainsi.

Lorsque les Normands firent leur invasion en France, ils remontèrent la Loire, la Sèvre nantaise et la Sèvre niortaise : cette dernière rivière s'étend jusqu'aux marais qui la séparent de l'Océan, et ces marais servaient d'asile aux Colliberts ; ils furent presque tous massacrés impitoyablement. On était alors au IX^e^ siècle. Les débris de cette malheureuse peuplade ne purent se trouver en sûreté qu'au fond des retraites les plus inabordables et dans le creux des rochers. Le désespoir aigrit encore leur caractère sauvage, et ne donna que plus de force à leur farouche indépendance.

Ils vivaient bien misérablement lorsque, plusieurs siècles après, des missionnaires formèrent le projet de pénétrer au milieu de cette colonie errante et dépeuplée. Mal accueillis d'abord, ils appelèrent à leur aide la patience

et la charité.... Repoussés, menacés sans cesse, ils revinrent toujours, ils prièrent et se dévouèrent au péril de leur vie à la tâche sublime qu'ils s'étaient imposée. On s'accoutuma à les voir, on partagea avec eux et les creux de rochers, et le poisson que l'on prenait presque en tremblant, car les flots, au lieu de garantir les pauvres Colliberts, avaient apporté vers eux leurs bourreaux. Ces missionnaires gagnèrent peu à peu leur confiance, et lorsqu'ils prêchèrent la parole de Dieu, leur voix trouva le chemin de ces cœurs ulcérés, et la foi s'y glissa comme la rosée dans le calice d'une fleur à demi flétrie. Idolâtres, ils s'étaient révoltés ; chrétiens, ils se soumirent. A dater de ce moment, ils vécurent sinon parfaitement heureux, du moins paisibles, errant toujours auprès des rivages paternels et ne devant qu'à eux-mêmes le soutien d'une existence tout-à-fait inconnue aux

peuples civilisés... On les oublia: ils s'établirent où bon leur plut; ils perdirent peu à peu la crainte qu'ils avaient des hommes; les missionnaires, en leur enseignant la religion catholique, leur avaient enseigné les avantages réels du commerce, la nécessité de se créer une existence moins sauvage et moins misérable, ils leur avait procuré quelques outils; l'intelligence des Colliberts s'était développée à mesure que leurs âmes s'étaient élevées vers Dieu. Ils construisirent des bateaux plus grands et mieux faits que ceux qui avaient été détruits par les Normands et se mirent à approvisionner de poissons les couvens environnans, puis, à mesure que la mer se retira, et laissa quelques terres à découvert, ils s'en emparèrent et y bâtirent des huttes semblables à celles de leurs ancêtres.

La terre fut ensemencée; des bourgs, des

villages de huttes se levèrent. Les Colliberts formèrent de nouveau un petit peuple à part; mais il ne se teignaient plus les cheveux, ils ne se peignaient plus le corps; de bons vêtemens filés par leurs femmes et leurs filles couvraient leur nudité, et ils étaient devenus confians et hospitaliers. Quelques-uns d'entr'eux, préférant leurs bateaux aux huttes, et la mer à la terre ferme, ne voulurent pas d'autre asile, et se vouèrent uniquement à la pêche et à leur vie primitive sans cesser de visiter les habitans des huttes et de vivre avec eux en bonne intelligence.

CHAPITRE DEUXIÉME.

L'orage.

Le brave Emériau était propriétaire d'un de ces bateaux ; il faisait partie de cette peuplade amphibie qui traînait avec elle, sur l'Océan sa cabane, sa famille et tout ce qu'elle possédait. Ce fut dans la case étroite élevée

à l'extrémité de la barque d'Émeriau que Pierre vint au monde; lorsqu'il put marcher, il s'aventura de la case au bateau et le parcourut dans toute sa longueur. C'était à la fois sa maison, sa promenade, son univers; il n'imaginait rien au-delà de la mer ; le ciel et les nuages étaient constamment l'objet de sa curieuse admiration : il se couchait dans la barque, et là, le nez au vent, les yeux attachés sur les nuages aux mille palais fantastiques, il s'amusait à les voir courir poussés par le vent, à se former, à s'évanouir, à se revêtir des couleurs les plus belles et les plus variées.

Pierre avait trois ans alors; et toujours obéissant aux recommandations de son père, il ne se penchait jamais sur les bords du bateau et jouait tranquillement avec les filets.

L'enfant avait cinq ans lorsque pour la

première fois sa mère le conduisit chez un habitant des huttes du marais ; c'était son oncle — sa femme berçait dans ses bras une jolie petite fille de deux ans ; on allait la baptiser et Pierre avait été amené dans la hutte pour y être baptisé en même temps.

Les deux enfans reçurent les noms de Pierre et de Marguerite ; un repas moins frugal que de coutume succéda à cette touchante cérémonie, et quand vint le soir les deux familles se séparèrent en se promettant de se revoir. La hutte, faite de murailles de terre glaise et de mottes d'herbe séchées au soleil, était pour le petit Pierre un continuel sujet de surprise et d'admiration, et durant tout le chemin il accabla ses parens de questions. Mais lorsqu'il revint au bateau et que son père lui présenta une petite rame en disant :

— Tu as cinq ans, Pierre, et te voilà un homme puisque tu viens de recevoir le baptême; il te faut commencer à travailler, mon fils.

L'enfant répondit :

— Oui, père.

Soulevant alors péniblement sa petite rame, il la plongea dans la mer avec un air de triomphe ; son père et sa mère applaudirent à ses efforts, et il oublia tout-à-fait la belle hutte de son oncle pour se livrer à cette nouvelle occupation. Lorsque son père l'emmenait dans son batelet, il ne manquait jamais de faire avec sa rame les mêmes mouvemens qu'il voyait faire à son père, et il s'écriait joyeux et fier :

— Le bateau marche, père, je fais marcher le bateau.

Ce qui n'était qu'un jeu devint avec les années une réalité. Pierre n'avait que huit ans et déjà il connaissait l'heure de la marée, la direction du vent, savait faire manœuvrer le batelet attaché au bateau de son père, et pouvait indiquer chaque place où se trouvait un écueil. Intrépide, leste et adroit, il aidait son père chaque jour davantage. On était en hiver, l'enfant avait dix ans, la mer se soulevait orageuse et blanchâtre, le vent grondait au loin, les nuages s'abaissaient et les oiseaux rasaient les vagues; ils étendaient sur la mer en furie leurs ailes légères comme pour jouer avec les flocons mousseux qui s'élançaient autour d'eux. La mer était déserte, et l'on ne voyait sur les côtes que les bateaux des Colliberts. Tout faisait pressentir une affreuse tempête, et le tonnerre grondait avec fracas.

Le bateau d'Emeriau était à l'abri du vent du nord. On avait étendu la voile devant la porte pour empêcher le froid de parvenir à l'intérieur; il était quatre heures du soir, Emeriau fumait tranquillement assis auprès d'un bon feu de mottes; sa femme préparait le souper, et Pierre faisait du filet en chantant à mi-voix une chanson du Poitou.

« Silence, enfant ! » s'écria tout à coup le père; et jetant brusquement sa pipe, il s'élança hors de la cabane; un coup de vent venait de faire craquer et pencher le bateau... La mère et l'enfant étaient immobiles d'effroi...

— Pierre ! Pierre ! à moi, mon garçon; vite ! vite ! . .

Le son de la voix du père fit tressaillir

l'enfant ; il courut sur l'avant du bateau.

— A l'eau ! vite, à l'eau ! répétait le pêcheur en étendant les bras. Vois-tu là-bas ce batelet renversé qui flotte sur le flanc droit, du côté du rivage ? Nage vers lui, pousse-le à terre, et que Dieu nous soit en aide ! Achevant d'ôter sa veste, il s'élance à ces mots ; Pierre saute après lui, repousse de la faible force de ses petits bras les vastes lames d'eau qui viennent de moment en moment se briser sur son corps frêle, mais souple et plein de cette agilité qui ne redoute rien, et se fait presqu'un jeu de lutter contre le danger. Il vient d'atteindre la nacelle ; il la pousse devant lui, et bientôt il sent la terre sous ses pieds ; alors il se dresse de toute sa hauteur, retourne le petit bateau, monte dedans, et touche au rivage au moment où son père y arrive traînant après lui l'homme que

le vent venait de renverser de l'esquif dans les flots.

— Courage, enfant! cria Emeriau à son fils; amarre le batelet et viens m'aider à porter ce monsieur..... car c'est un monsieur; il a de beaux habits; ça ne l'eût pas empêché de mourir, ajouta-t il en tordant les manches de sa grosse chemise de toile, dont l'eau s'échappait par torrens..... un riche! ça se noie et ça meurt aussi vite qu'un pauvre, et souvent plus vite. Allons, mon garçon, prends ce monsieur par les pieds, car il est sans connaissance.

Ils le portèrent dans le batelet, ramèrent longtemps, tantôt avec force, tantôt avec adresse, et arrivèrent enfin au bateau d'Emeriau. On alluma un grand feu, et on parvint à force de soins à ranimer l'étranger,

qui, après avoir quitté ses vêtements mouillés pour se revêtir d'un habillement qu'Emeriau ne mettait qu'aux jours de fête, prit place à la table de ses hôtes en leur exprimant sa vive reconnaissance.

Le calme et la joie avaient remplacé l'effroi et le bruit de la tempête ; et comme le repas frugal, composé de poissons secs, de lard et de fromage, s'achevait, et qu'il était déjà tard, l'étranger se leva, prit la main d'Emeriau, celle du petit Pierre, et les pressant sur son cœur, il s'exprima ainsi :

— Je retourne à la ville voisine ; je n'ai sur moi qu'un peu d'or : prenez-le, et demain je reviendrai. Je vous dois tout ; je ne l'oublierai jamais!

Emeriau repoussa l'or d'une main, tandis

que de l'autre il reprit froidement sa pipe et s'apprêta à fumer.

— Gardez votre or, dit-il : qu'en ferais-je ? Croyez-vous que c'est pour lui que j'ai risqué ma vie, celle de mon enfant ? Non, n'est-ce pas ?.. Eh bien, c'est dit ; gardez-le, n'en parlez jamais et revenez nous revoir quand bon vous plaira.

L'étranger pressa plus fortement la main d'Emeriau ; une larme s'échappa de ses yeux ; il prit le petit Pierre dans ses bras et l'embrassa ; l'enfant, quelque craintif qu'il fût, lui sourit, il se sentait heureux et fier ; et lorsque le monsieur l'eût remis à terre, il promena autour de lui un regard plein de joie et de triomphe.

L'étranger n'avait qu'un très petit bras d'eau à traverser pour arriver à la ville voi-

sine. La famille du pêcheur l'accompagna jusqu'à son batelet, et lorsqu'il fendit les flots, devenus calmes et unis comme l'onde du ruisseau le plus limpide, ils le suivirent des yeux jusqu'à l'autre rive, le cœur plein de ce profond intérêt qui s'attache toujours à l'être que l'on vient de sauver.

— Pierre ! cria l'étranger en descendant à terre et repoussant son petit canot vers le bateau du pêcheur, garde-le, tu me feras plaisir ; il est à toi.

Pierre sauta de joie. Le courant entraînait de son côté le petit batelet ; il acheva de l'attirer à lui, puis il alla se coucher. « J'ai aidé à sauver un homme, pensait-il en s'endormant ; j'ai fait une bonne action, je ne suis plus un être inutile, ne sachant que jouer ou que pleurer, et j'ai un bateau ! »

CHAPITRE TROISIÈME.

Un bienfait n'est jamais perdu.

Le lendemain de ce jour, le premier qui marqua dans sa vie, Pierre se jeta dans son batelet et se mit à l'examiner de tous les côtés. Mais que l'on juge de sa surprise, lorsqu'en soulevant une natte de paille il aperçut

un petit baril de poudre, une belle carnassière, un sac de plomb et un charmant petit fusil de chasse, auquel un papier était attaché ! Pierre ne savait pas lire ; il appela son père, qui, avec bien de la peine, parvint à épeler ces mots : *La Providence envoie ceci à Pierre, parce qu'il a fait hier une bonne action.*

Emeriau croisa les bras, ses sourcils noirs se froncèrent, mais il ne dit rien, et Pierre courut tout joyeux raconter à sa mère que le ciel venait de lui faire don d'un beau fusil et d'une carnassière encore plus jolie que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors. Il chargea son fusil et passa la journée à conduire son petit canot, et à tirer les oiseaux de mer qu'il voyait voler à peu de distance. Il styla une petite chienne, nommée Bianca, à lui rapporter le gibier qui tombait sur le rivage ou dans

la mer, près du bateau, et il devint bientôt aussi habile à la chasse qu'à la pêche.

Un an après Pierre aperçut, en sautant un matin dans son canot, un paquet assez volumineux : « Oh ! c'est pour moi, s'écria-t-il et saisissant un papier où il épela cette fois-ci : *La Providence veille sur Pierre*. Le paquet contenait un habillement complet de matelot. Pierre courut au bateau ; sa mère l'aida à s'habiller, et le trouva si beau qu'elle pria en grâce son mari d'aller passer les fêtes de Pâques chez le père de Marguerite.

Le bateau d'Emeriau était alors mouillé près des marais, il y consentit. Peut-être partageait-il aussi l'orgueil de sa femme, et était-il bien aise de montrer à son frère la force et la grâce de son fils. « On nous croit des sauvages sans tournure et sans manières,

pensait-il ; on verra si les flots, le travail et la solitude ont fait de Pierre une brute! »

Les fêtes de Pâques arrivèrent : Emeriau, suivi de sa famille, fit prendre au bateau le chemin qui conduisait aux marais, et, au bout de quelques heures, il fut à la porte de son frère. Une petite fille de huit à neuf ans était assise sur le seuil ; elle filait : c'était Marguerite. La joie fut grande dans la hutte, et le festin du soir, riche de poissons et de gibier, se passa au milieu de cette gaîté franche et communicative que le travail et le contentement de soi-même savent seuls donner.

Les deux enfans s'examinaient de la tête aux pieds : timides et muets d'abord, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, avaient échangé un regard bienveillant, et lorsque vint l'heure de se livrer au sommeil, leurs

petites mains s'étaient jointes ; ils causaient ! Pierre et Marguerite s'embrassèrent et se promirent pour le lendemain une journée de plaisir.

Marguerite possédait cette grâce enfantine que la nature donne et que l'art ôte presque toujours ; elle ne s'occupait qu'à aider sa mère dans les soins du ménage, et n'avait jamais songé à la différence qu'il y a entre la laideur et la beauté. Sa toilette était toujours propre, et lorsqu'elle mettait sa coiffe bien blanche, elle s'inquiétait fort peu si elle cachait ainsi ses beaux cheveux blonds. Il régnai dans toute sa personne un air d'ordre et de douce gaîté qui faisait que chacun l'aimait, et que toutes les mères l'offraient pour exemple à leurs filles.

— As-tu vu comme Marguerite est gentille ?

disait Pierre le lendemain à sa mère, occupée à lui nouer autour de la taille une large ceinture rouge; son joli costume ressemble par les couleurs au plumage si varié des beaux oiseaux que j'abats sur la côte. Sa mère sourit, lui donna une tape sur la joue, et, le regardant avec un orgueilleux amour, elle dit :

—Et toi aussi, mon garçon, tu es gentil, et tu as de beaux habits comme Marguerite.

—Allons, allons ! interrompit le père qui fumait dans un coin, ce sont là de ces choses qu'on ne dit pas à un homme, quelque enfant qu'il soit encore. Qu'est-ce que c'est que d'être beau ? à quoi cela mène-t-il ? Je fais moins de cas de ça, que de la fumée qui sort de ma pipe. Marguerite est une poupée que sa mère adonise de son mieux ; je n'y trouve pas à redire; l'enfant est laborieuse, propre, obéissante; et puis c'est une fille ! Mais, morbleu ! qu'on

me laisse mon garçon ce qu'il est, et qu'on ne s'occupe pas de sa toilette ni de son visage, comme si, de retour au bateau, il allait pouvoir s'asseoir à mes côtés et me regarder travailler les bras croisés! »

Pierre fit un saut vers son père, et, jetant ses bras autour de son cou, il lui dit : « Sois tranquille; je fumerai et je travaillerai tout comme toi, car je veux être un homme; mais cela n'empêchera pas que j'aime les beaux habits et que je trouve Marguerite gentille. »

A son tour le père sourit, et entre deux grosses bouffées de tabac il laissa échapper ces mots : « Il en sera ce que Dieu voudra. » Pierre regarda sa mère; il ne comprenait pas pourquoi Dieu voudrait ou ne voudrait pas qu'il aimât ses beaux habits. Pierre ne pensait guère à l'avenir; l'avenir était pour lui le

soir de la journée, ou le matin du lendemain ; sa pensée n'allait pas au-delà. Il courut trouver Marguerite et l'emporta suspendue à son cou. Marguerite était aussi petite et aussi délicate que Pierre était grand et fort. Il se rendit avec elle dans son joli petit batelet, et promena longtemps la jeune enfant sur les canaux qui coupaient alors les marais nouvellement formés par la retraite des eaux de la mer. Marguerite riait et babillait de tout ce qu'elle voyait ; sa jolie petite figure rose et éveillée faisait ressortir les beaux traits mâles et graves de son jeune cousin. Tout à coup Pierre saisit son fusil : il a vu un goëland raser la mer ; il l'ajuste, il suit ses mouvemens..... Son fusil s'élève et se baisse deux fois en une minute ; Bianca est à ses côtés, l'oreille dressée, le nez au vent. Le coup part ; elle tressaille au bruit de l'explosion, et, prompte comme l'éclair, elle s'élance à la nage.

— Oh! pauvre petit animal ! dit Marguerite en voyant sauter Bianca dans le bateau, et laisser tomber aux pieds de son maître le goëland ensanglanté, mais dont les ailes s'agitaient encore dans une douloureuse agonie ; oh ! comme il souffre ! comme il s'agite ! Et Marguerite se mit à pleurer. Alors Pierre, le cœur gros, cacha vite l'oiseau au fond de sa carnassière, et, se rapprochant de sa cousine qu'il aimait comme une sœur et qu'il appelait ainsi, il lui demanda pardon du chagrin qu'il venait de lui causer.

—Chère Marguerite, lui dit-il, il est mort à présent, il ne souffre plus ; tiens, regarde, ajouta-t-il.

Marguerite leva ses yeux pleins de larmes, et ne voyant plus le goëland, elle essuya ses pleurs et sourit à Pierre.

Le bateau voguait lentement. Bianca s'était couchée haletante aux pieds des deux enfans; le soleil écartait loin de ses beaux rayons d'or les nuages grisâtres qui s'amoncellent presque toujours sur le ciel de la Bretagne; la soirée était calme et majestueuse; des oiseaux chantaient dans les touffes d'arbres épars au bord des marais; l'onde n'avait pas une ride; la barque glissait moelleuse et silencieuse, et l'âme des deux enfans s'élevait vers le Créateur : leur prière, muette, solitaire, ignorée d'eux-mêmes, faisait battre leur cœur d'un saint enthousiasme. Pierre songeait aux cadeaux qu'il avait reçus, la joie la plus pure brillait dans ses yeux.

—Dieu veille sur moi, Marguerite! s'écria-t-il. Tu vois ce bateau, mes armes et mes vêtemens; eh bien! Dieu m'a envoyé tout cela; prions-le de veiller aussi sur toi, Marguerite!»

Les deux enfans s'agenouillèrent, et, joignant leurs petites mains avec une ferveur qui leur avait été inconnue jusqu'alors, ils demandèrent à Dieu de prendre soin des petits Colliberts, et de ne jamais les séparer. Puis, le sourire sur les lèvres et des larmes dans les yeux, ils sautèrent sur le rivage, où le bateau venait de toucher, et en peu de momens ils furent de retour à la hutte.

Plusieurs jours s'écoulèrent : jours de paix et de bonheur, qui laissèrent dans le cœur de Pierre et de Marguerite une trace ineffaçable. Ce que l'un voulait, il était bien rare que l'autre ne le voulût pas ; jamais de mots aigres, jamais de bouderies entre eux. Marguerite était douce et prévenante ; Pierre, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être emporté, réprimait la vivacité de son caractère et était toujours prêt à sacrifier ses goûts à ceux de

Marguerite. Il lui demandait chaque matin : — Que veux-tu faire aujourd'hui, petite sœur ? — Et il ne la contredisait jamais. — C'est une enfant, disait-il souvent à son père ; elle est bien plus jeune que moi ; je dois donc la protéger et la rendre heureuse dans tout ce qu'elle désire. — Si je te laissais ici longtemps, disait alors son père, tu deviendrais aussi doux, aussi poli que les messieurs des villes ; ce n'est pas cela qu'il me faut dans notre bateau : j'ai besoin d'un bon travailleur, et j'ai peur que tu prennes ici l'habitude de la fainéantise.

Pierre sentait au fond du cœur que son père avait raison ; et qu'il aurait peut-être de la peine à se remettre au travail et à se trouver parfaitement heureux dans son bateau solitaire.

— Nos enfans seront le soutien de notre

vieillesse, disait l'oncle en regardant Pierre et Marguerite marcher l'un près de l'autre, se tenant par la main.

— Il en sera ce que Dieu voudra, répétait Emeriau en tapant sur l'épaule de son frère; mais nous avons du temps devant nous, et il y aura bien du poisson de séché au soleil d'ici là.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Marguerite pleure,

Il fallut se quitter, les fêtes étaient finies. Emeriau se rembarqua et longea la côte des Sables-d'Olonne avec sa femme et son fils; Ils firent une pêche abondante, et entrèrent dans Olonne. Pierre n'avait jamais vu de

ville, mais il passa bientôt de l'admiration à la compassion :

— Que je plains les habitans ! disait-il à son père; ils ne peuvent transporter ces lourdes maisons nulle part avec eux; il faut, ou qu'ils y restent toujours, ou qu'ils laissent derrière eux leurs amis, leurs parens : comme ils doivent souffrir de l'absence ! Je ne donnerais pas la hutte de mon oncle ou la cabane de notre bateau pour la plus belle de ces maisons.

Emeriau serra fortement la main de son fils ; un sourire plein de joie et d'orgueil anima son rude visage, et il jeta sur Pierre un regard qui semblait dire :

— Tu es digne d'être mon fils !

Lorsque le poisson fut vendu et que le ba-

teau, mobile et seule patrie du Collibert, eût mouillé dans ses parages accoutumés, Pierre, au lieu de se livrer à la paresse, sentit qu'il devait réparer le temps perdu, et, à la grande satisfaction de son père, il recommença à s'occuper de la chasse et de la pêche avec plus d'ardeur que jamais. Quelquefois il lui arrivait de tressaillir en voyant tomber un oiseau dont les ailes en s'agitant venaient lui rappeler le goëland qu'il avait tué en se promenant avec Marguerite, et ce souvenir mouillait toujours ses yeux de larmes; ce n'était pas qu'il fût sensible à la mort d'un oiseau ou d'un poisson; il n'était pas cruel, il ne jouait jamais avec leurs douleurs, mais il était habitué depuis sa plus jeune enfance à tuer ces animaux pour en faire sa nourriture et celle de ses parens.

Il s'attendrissait donc en se rappelant les

larmes de sa cousine et les jours heureux qu'il avait passés près d'elle; puis il se demandait si de son côté Marguerite pensait à lui.

Trois années s'écoulèrent ainsi; chacune d'elles ramena aux fêtes de Pâques un nouveau présent; et le mystérieux papier l'accompagnait. Lorsque les deux enfans étaient réunis, au grand étonnement de Pierre, il découvrait que Marguerite recevait comme lui un présent sur lequel un papier était attaché; on y lisait toujours ces mots : *Dieu veille sur les petits Colliberts!*

— C'est la même écriture! s'écriait Pierre en les comparant; ô, Marguerite, notre prière a été exaucée, Dieu veille sur nous!

Pierre avait quatorze ans, Marguerite en

avait onze; tous deux savaient lire, mais leur science n'allait pas plus loin.

Une nuit, on était en septembre, la pêche venait d'être abondante, et Pierre, assis à l'extrémité du bateau, se laissait aller à une de ces douces rêveries où le passé, le présent et l'avenir se confondent en de vagues pensées; son regard fixe et contemplatif suivait au ciel les milliers d'étoiles qui apparaissaient pâles et presque imperceptibles; un vent tiède ridait l'eau et soulevait les longs cheveux noirs du jeune pêcheur. Fatigués du travail de la journée, son père et sa mère dormaient, le plus profond silence régnait autour de lui.

— Que le ciel est beau! murmura-t-il en croisant ses bras; que l'on doit être heureux derrière ces nuages d'or, et que Dieu est

bon de nous garder le ciel pour nous empêcher de regretter toutes les belles choses qui nous entourent. Oh ! oui, Dieu est toute bonté; ma mère et Marguerite ont bien raison de me le répéter sans cesse.

Le bruit que fit alors une barque glissant tout près de lui, attira son attention.

Bianca s'était levée; elle aboyait. La nuit trop noire empêchait de distinguer autre chose que le ciel et la mer. Le bruit cessa.

Pierre allait se retirer dans la cabane, lorsque le vent qui s'élevait lui apporta ces mots comme venant de l'autre côté du rivage : *Marguerite pleure!* et soit que la même voix répétât les mêmes mots, soit que l'esprit frappé de Pierre crût les entendre encore, il lui sembla que tout ce qui l'entourait prenait

une voix pour lui crier : *Marguerite pleure!*

Réveillant aussitôt ses parens, il leur raconte ce qu'il vient d'entendre, les conjure de lui permettre de se rendre à la hutte de son oncle, et leur promet d'être de retour le lendemain. Il obtient enfin la permission de partir ; il saisit son fusil, appelle Bianca, s'élance dans sa petite barque, détache les rames et s'assied. Bianca se couche aux pieds de son jeune maître, et la tête sur les deux pattes elle s'endort. Tout à coup, la lune laisse tomber un de ses rayons sur le canot que Pierre fait avancer à force de rames ; il aperçoit auprès de lui sur la banquette un gros sac ; il veut s'en saisir, le sac échappe presque à sa main, et un bruit argentin se fait entendre. Qu'on juge de la surprise de Pierre, il ouvre le sac et des pièces d'argent s'offrent à ses regards. Remerciant le ciel, et animé

d'un nouveau courage, il continue sa route. Quatre lieues lui restent à faire; le froid de la nuit perce ses vêtemens et engourdit ses mains; mais il rame, il rame toujours; le désir de secourir son oncle et sa cousine lui donne des forces et ces mots *Marguerite pleure!* retentissent sans cesse à ses oreilles.

Le jour commençait à peine, lorsque la barque touche le rivage; il saute à terre et se dirige en courant du côté de la hutte. Tout était silensieux; Pierre s'assit et fit signe à Bianca de se coucher à ses pieds. Bianca obéit en silence et en remuant la queue pour exprimer la joie qu'elle éprouvait à revoir la hutte hospitalière où il y avait toujours pour elle de bons os et de douces caresses.

Pierre, excédé de fatigue et le cœur plein d'inquiétude, laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Ils dorment, pensait-il, pourquoi les éveiller? attendons un moment. On dit que l'argent console de bien des peines; j'ai là plus d'argent que mon oncle n'en a peut-être jamais vu.

Cette réflexion rendit à Pierre tout son courage, et il se laissa aller à l'espoir le plus doux qui puisse se glisser dans un bon cœur; celui d'être utile à ses semblables et de placer son bonheur dans le bonheur des autres.

A mesure que Pierre se disait : « Je vais sécher leurs larmes s'ils ont du chagrin, » Pierre trouvait que l'on tardait bien à ouvrir... et que le soleil était plus lent que de coutume à se lever. Il hésitait s'il frapperait à la porte de la hutte, et, dans son impatience, il ne cherchait plus à maîtriser celle de Bianca qui

s'exprimait par des bonds et des cabrioles.

Enfin, le soleil parut avec son cortége de rayons si brillans, que l'œil n'en pouvait supporter la vue. Pierre se leva, et comme il allait frapper à la porte, Marguerite l'ouvrit ; tous deux firent un cri de joie et de surprise.

— Oh ! Marguerite, tu as pleuré! s'écria Pierre en remarquant les yeux rouges de sa petite cousine, et tu pleures encore, ajouta-t-il en lui voyant essuyer ses yeux avec le coin de son tablier.

— Je suis pourtant bien contente de te voir, mon cousin, reprit-elle en souriant; mais j'ai du chagrin, j'ai pleuré toute la nuit avec mon père et ma mère, et je ne me suis endormie que bien tard, voilà pourquoi tu n'as pas trouvé la hutte

ouverte; mon père et ma mère ne font que de s'éveiller..... Mais qu'est-ce que tu tiens de si lourd à la main?

Et Marguerite voulut soulever le sac.

— O ciel! s'écria-t-elle, on dirait que c'est de l'argent!

— Eh! oui, Marguerite, c'est de l'argent, et beaucoup d'argent, répéta Pierre, se redressant avec orgueil... Il est tout pour ton père, ajouta-t-il en se baissant vers elle et l'embrassant; c'est à la Providence que nous le devons, c'est elle qui m'a appris que tu pleurais et qui m'a donné cet argent; je puis bien t'assurer que celui-là nous tombe du ciel.

— Oh! mon père! ma mère! venez vite!

cria Marguerite en rentrant dans la hutte, nous sommes sauvés, voilà mon cousin Pierre, il apporte de quoi tout payer!

— Qu'est-ce que tu dis donc là, ma pauvre enfant? répondit le père en venant à elle les joues pâles et le front abattu... Eh! oui, c'est Pierre! Eh! bonjour, mon garçon; qui t'amène ici? Par quel hasard viens-tu nous trouver à l'époque de l'année où ton père ne te laisse jamais t'absenter?

— Ce n'est pas le hasard, mon oncle.

Et Pierre posa le sac d'argent sur les bras du pauvre laboureur.

La joie fut si grande dans la hutte, qu'on ne s'entendait plus; les pleurs se mêlaient aux rires et aux actions de grâces, et ce ne

fut que longtemps après que Pierre put apprendre le malheur dont le père de Marguerite était menacé.

La récolte avait été submergée ; la grêle venait de ravager le peu qui restait, et le père de Marguerite se trouvait dans l'impossibilité de rien vendre pour payer le maître de la ferme. Cet homme, dur et avare, s'était refusé à tout arrangement, et il avait envoyé un huissier saisir l'humble mobilier de la hutte ; il allait être vendu. Plus la douleur de cette pauvre famille avait été grande, plus sa joie devint vive. Mais, lorsque le premier moment de bonheur fut passé, et que Pierre eut raconté comment ce secours lui était tombé du ciel, le père de Marguerite hocha la tête et dit :

— Il y a là-dessous quelque mystère...

Allons consulter M. le curé ; je ne puis me servir de cet argent avant de savoir s'il ne sera pas un jour réclamé.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les fêtes de Noël.

Lorsque le père de Marguerite eut expliqué à son curé comment Pierre avait trouvé tout-à-coup le sac d'argent sur la banquette de son canot, le curé lui répondit en souriant :

— Qu'est-ce que le récit de votre neveu a donc d'extraordinaire, mon ami? Dieu ne sait-il pas protéger le faible? son pouvoir est-il moins grand qu'au temps où il faisait jaillir l'eau des rochers et tomber la manne dans le désert? Dieu a voulu vous sauver, bénissez Dieu, mon fils, et profitez de ses bienfaits.

Le père de Marguerite remercia le curé, rendit grâces à la Providence, et courut payer sa dette.

Pierre, fidèle à sa promesse, s'arracha des bras de sa tante et de son oncle; il promit de revenir avec son père aux fêtes de Noël, ainsi qu'il avait coutume de faire depuis deux ans, et il dirigea son canot vers le bateau paternel.

La joie la plus douce remplissait son

cœur ; il revint en riant et en chantant tour-à-tour.

— Que Dieu soit béni ! répétait-il souvent, j'ai sauvé mon oncle et ma tante ; j'ai changé leurs larmes en joie, et je laisse Marguerite aussi joyeuse que je l'avais trouvée triste.

Pierre raconta à son père tout ce qui était arrivé dans la hutte. Le brave Emeriau le pressa dans ses bras, et loua son courage et son bon cœur. Il n'y a rien qui puisse rendre aussi heureux que les louanges qu'on reçoit de ceux que l'on aime. Pierre passa des bras de son père dans ceux de sa mère ; et durant bien des jours, sa physionomie exprima la plus douce gaîté et le plus grand contentement de lui-même.

Les fêtes de Noël arrivèrent. Pierre se mit

à fourbir son fusil, à nettoyer sa carnassière, et il revêtit ses plus beaux habits; mais le jour où l'on avait coutume de partir s'écoula plus d'à moitié, sans qu'il vit faire à ses parens le moindre préparatif de départ.

— Chère mère, se hasarda-t-il à dire, la journée est bien avancée, ne pourriez-vous presser mon père, nous n'arriverons que dans la nuit.

Mais sa mère, sans lui répondre, se détourna et feignit de remettre du bois au feu.

Pierre se retira en silence; il fut s'asseoir sur l'arrière du bateau, et se creusa la tête pour savoir ce qui avait pu empêcher son père de partir. Il se rappela que tout le jour sa mère avait paru triste, et que son père avait évité de lui parler.

— Qu'est-ce qui se passe donc? pensait Pierre, quelque malheur nous menacerait-il? Pourquoi alors m'en faire un mystère; je suis presque un homme à présent!

Et, voyant son père occupé à retirer ses filets, où se débattaient d'énormes poissons, il quitta sa place et fut près de lui.

— Aide-moi, lui dit son père; la pêche est plus abondante que je ne l'aurais cru.

— Est-ce pour la pêche que vous êtes resté, mon père? dit Pierre en s'empressant de retirer les poissons et de les jeter dans le fond du bateau.

Emeriau ne répondit pas à son fils. Le soleil se coucha, et la famille rentra dans la cabane. On se mit à table pour souper;

Pierre avait le cœur gros; il ne mangea pas.

— Qu'est-ce donc que cela signifie? dit Emeriau en lui frappant sur l'épaule, l'appétit ne va pas, et l'on dirait que tu as la larme à l'œil : fi ! mon garçon, cela ne convient pas à un homme; il faut rire, travailler et manger, je ne connais que cela.

— D'où vient, mon père, interrompit Pierre en s'enhardissant peu à peu, d'où vient que nous ne sommes pas partis ce matin comme de coutume pour aller voir mon oncle?

— Il paraît que cela t'occupe bien, mon garçon, car voici la deuxième fois que tu me fais cette question.

— Je vois bien, reprit Pierre, qu'il y a quelque empêchement qu'on ne veut pas me dire.

— Et si cela était, interrompit son père, tu commettrais une faute en nous questionnant; il me semble que tu dois savoir que nous avons plus d'expérience et plus de raison que toi.

— Oui, mon père, répondit Pierre, ce que vous faites est toujours bien fait. Si je me suis permis cette question, ajouta-t-il, c'est que j'espérais que je n'étais plus un enfant, et que vous aviez confiance en moi.

Une grosse larme brilla alors au bord de sa paupière, et comme il faisait de grands efforts pour qu'elle ne vînt pas à tomber, son père en eut pitié, et, jetant un regard à sa femme qui paraissait aussi sur le point de pleurer : — Allons, enfant, allons, femme, qu'est-ce donc que cela veut dire? Ne croirait-on pas, à voir vos figures renversées,

que le bateau va couler à fond, ou que la mer n'aura plus de poissons ? Allons, allons, j'aime qu'on n'ait pas de souci. Ta main, mon garçon ; je n'ai pas de secret pour toi : tu sauras demain pourquoi nous ne sommes pas allés chez ton oncle. Et d'abord je puis te dire aujourd'hui une de nos raisons : c'est que nous attendons ton oncle demain.

— Mon oncle ! répéta Pierre tout surpris de cette nouvelle, car son oncle n'était jamais venu les voir ; et viendra-t-il seul ou avec Marguerite? ajouta-t-il aussitôt.

— Il viendra seul. »

Pierre fit la moue, il n'était pas content. Il estropia un beau panier d'osier qu'il voulut achever durant la veillée, et quand vint l'heure de se coucher, il s'étendit sur son lit d'herbes sèches et de roseaux sans pouvoir s'endormir.

« Mon oncle viendra, et il viendra seul !... » Cette pensée, qu'il retournait de cent façons, ne s'éloignait que pour faire place à celle-ci : « Tu sauras demain pourquoi nous ne sommes pas allés chez ton oncle ! » Il y avait donc une autre raison ; quelle pouvait être cette raison ?....

Voilà ce que Pierre se demanda une grande partie de la nuit. Enfin, il s'endormit. — A son âge, le sommeil est toujours le plus fort. — Et lorsqu'il s'éveilla, il était grand jour.

Il se leva en toute hâte, mais tout ce qu'il fit se ressentit de sa mauvaise humeur ; il jeta mal ses filets, il ne put atteindre aucun des oiseaux qu'il abattait ordinairement du premier coup, et il passa une grosse heure à regarder les nuages courir et les vagues s'élever, car les vagues et les nuages étaient les

seuls objets de distraction qu'il eût autour de lui. L'enfance de Pierre s'était passée dans le travail ; il n'avait jamais connu ce qu'on appelle les heures de récréation ; il ne s'était jamais amusé avec un joujou : les toupies, les cerfs-volans, les tambours, lui étaient inconnus. Et maintenant qu'il entrait dans l'adolescence, car il était dans sa quinzième année, il n'avait d'autre livre pour se distraire qu'un livre de prières, et il les savait toutes par cœur à force de les avoir épelées avant de pouvoir les lire couramment.

Il était plus de midi quand l'oncle arriva. Il s'enferma avec Emeriau et sa femme, et Pierre, inquiet sans trop savoir pourquoi, s'assit à l'autre bout du bateau.

CHAPITRE SIXIÈME.

Pierre quitte le bateau.

Peu à peu la voix d'Emeriau s'éleva et laissa échapper le nom de Pierre ; l'enfant saisit différentes phrases sans suite dont le vent lui apportait des mots brisés.

— On parle de moi, pensait-il en prêtant

l'oreille; puis il s'éloignait, car il savait qu'il est mal d'écouter; et, pour se distraire, il essayait de jeter ses filets; mais, malgré lui, il revenait vers la cabane, où les voix se faisaient entendre de plus en plus.

Enfin, la porte s'ouvrit. Emeriau en sortit; il alla droit à son fils, et lui secouant fortement la main, il dit :

—Il faut que tu nous quittes, mon enfant.

Une larme brilla dans les yeux du père, la deuxième que Pierre eût encore aperçue.

Pierre tressaillit, et le regarda.

— Nous allons nous séparer, mon fils!

Ces paroles tombèrent comme du plomb sur le cœur du jeune homme, qui répéta machinalement :

— Nous séparer, mon père!

— Oui, reprit Emeriau ; Dieu et les hommes le veulent ainsi. Je dois t'élever pour eux plus encore que pour moi. L'amour d'un père se compose de sacrifices : j'accomplirai celui-ci. Tu vas partir, mon ami ; tu vas connaître le monde et ses plaisirs futiles ; tu vas apprendre l'art difficile de t'y bien gouverner. C'est une autre manœuvre que celle de notre bateau, mais Dieu te sera en aide et t'empêchera de te briser aux écueils. Tu verras les hommes, la société, tu apprendras les sciences. On dit que cela vaut une fortune, et que la fortune rend heureux : je ne désire qu'une chose, mon garçon ; c'est ton bonheur.....

Et comme Pierre pleurait, son père ajouta :

— Il y a plus de quatorze ans que tu vis heureux avec nous ; notre bateau

a vu tes premiers pas, a entendu tes premiers mots; tous tes souvenirs sont ici; ton cœur est pur et confiant, tu aimes Dieu et tes parens; le monde sera sans danger pour toi, tu n'y oublieras jamais le toît paternel! Si Dieu t'appelle à être autre chose qu'un simple pêcheur, que sa volonté soit faite! Mais si tu préférais notre humble pauvreté aux richesses que l'on ya chercher dans les villes, reviens, oh! reviens dans nos bras! Tes filets et ton fusil sont de vieux amis qui ne te feront jamais faute... J'ai eu de la peine à décider ta mère, mais ton oncle l'a emporté; il lui a prouvé que nous étions coupables de te laisser dans l'ignorance, et que l'étude, au lieu d'être la source des vices, l'était de toutes les vertus. Et d'ailleurs, mon ami, ajouta-t-il en lui donnant une douce tape sur la joue, tu ne seras pas loin de nous; ton oncle t'emmène aux marais, et tu habiteras chez ce bon curé qu'il alla consulter

avec toi au sujet du sac d'argent. Ce vénérable vieillard se charge de t'instruire : tu t'y attacheras.

La mobile physionomie de Pierre s'éclaircit tout à coup : son regard humide brilla d'un vif éclat, et une grande partie du chagrin qu'il éprouvait en songeant qu'il allait quitter ses parens se perdit dans la joie de ne pas être envoyé dans une de ces grandes villes qui lui avaient toujours semblé de véritables prisons. L'idée de revoir Marguerite et sa bonne tante, qui lui était une seconde mère, adoucit les regrets qu'il donnait au bateau paternel. Il s'assit à l'avant du bateau, essuya de nouveau son fusil, réunit autour de lui son sac de plomb, sa poudrière, les mit en bon état, puis il fit avec soin un paquet de ses vêtemens. Mais lorsque sa mère vint y glisser une petite bourse de cuir jaune, contenant toutes

ses épargnes ; il jeta ses bras autour du cou de cette bonne mère, et, le cœur gros d'émotion, il mêla ses larmes aux siennes.....

Qu'elle eût dit un mot alors, et il serait resté, sans que le souvenir de Marguerite fût venu attrister la joie qu'il aurait éprouvée à ramener le sourire sur la douce et respectable figure de la digne femme qui l'avait nourri de son lait, et l'avait veillé tant de nuits lorsqu'elle n'avait, pour apaiser ses cris, que des baisers et des chansons.

—Oh ! pensait Pierre, rien n'est bon comme une mère, rien ne nous aime comme une mère !

Et il serrait la sienne sur son cœur, et il pleurait sans pouvoir s'en empêcher. Mais la pauvre femme avait promis de se résí-

gner : elle chercha à le consoler, essuya ses larmes et les siennes, puis elle l'engagea à partir avant que la journée fût trop avancée.

— Tout est-il prêt, mon enfant ? dit l'oncle en venant à eux.

Emeriau le suivait, il avait repris courage, et lorsqu'il embrassa son fils, sa voix ne trembla plus en lui disant adieu. La pauvre mère, au contraire, sentit toutes ses forces s'évanouir, et elle ne sut que fondre en larmes en appelant sur son enfant les bénédictions du ciel.

Le bateau de l'oncle s'éloigna lentement du bateau d'Emeriau. Il est vrai que Pierre était sans forces : les larmes de sa mère, en tombant sur son cœur, l'avaient amolli de telle sorte que la rame restait entre ses

mains, sans qu'il songeât à la faire mouvoir. Ses yeux se tournèrent vers le bateau de son père, tant qu'il put en distinguer la moindre partie ; et ce ne fut que lorsque le mouchoir que sa mère agitait ne parut plus même comme un petit point blanc, qu'il imprima aux rames un mouvement plus rapide ; alors son oncle lui frappa sur l'épaule et lui dit :

— Tu es un brave garçon, mon ami ; je n'ai pas voulu te distraire de tes regrets ; mais, morbleu ! il est tard, et nous sommes loin : allons, de l'avant, autrement ma femme et Marguerite seraient inquiètes, et nous ne trouverions même plus la fumée du souper.

Il était neuf heures du soir lorsque le bateau toucha le rivage ; Bianca sauta, joyeuse et folle, sur la grève ; et, la queue en trompette, les oreilles au vent, elle se dirigea en

toute hâte du côté de la hutte. Pierre aurait bien voulu la suivre; mais son oncle, qui avait pris son bras, retardait sa marche.

La nuit était noire; on ne voyait aucune lumière briller dans le petit village; les habitans des huttes étaient couchés pour la plupart, et ceux qui veillaient avaient fermé leurs portes; il faisait froid. L'arrivée de Bianca à la hutte de l'oncle de Pierre tira Marguerite et sa mère d'une grande inquiétude; car elles avaient fini par croire que les parens de Pierre, au moment de le quitter, n'avaient plus eu la force de s'en séparer, et que son oncle reviendrait sans lui, au grand chagrin de M. le curé, qui désirait rendre Pierre aussi savant que lui-même.

Marguerite alluma vite une lanterne, et, précédée de Bianca, elle courut au-devant de son père et de son cousin.

Pierre entendit sa voix avant de la voir, et ce ne fut qu'au détour d'un sentier qu'il la vit accourir, caressant et repoussant tout à la fois Bianca, dont la pétulante joie l'empêchait d'avancer, et menaçait à tout instant de faire éteindre le fanal.

— Bonsoir, mon père; bonsoir, cousin; — bonsoir, petite sœur.

Et les deux enfans, prenant l'oncle par le bras, l'entraînèrent vers la hutte.

— Le voilà! femme, cria-t-il en entrant chez lui; le voilà! mais ce n'est pas sans peine. Allons, embrasse-le et ne lui parle de rien, car son cœur est tendre comme celui d'une fille. Le souper est prêt, je suppose; nous lui avons donné le temps de cuire, et même de brûler, ajouta-t-il en riant. Voyons, femme, à table; sers-nous tout ce qu'il y a de meilleur dans la maison, j'ai une faim de loup!

On se mit à table : le repas fut gai, quoique mêlé de regrets. On parla du bon curé, de tout ce qu'il savait, de tout ce qu'il apprendrait à Pierre; des fêtes, du dimanche, du plaisir qu'il y aurait à se réunir le soir. Pierre écoutait en souriant, puis il soupirait; et Marguerite, ayant vu qu'au souvenir de sa mère et des soirées passées en famille, une larme brillait encore dans les yeux de son cousin, Marguerite se leva doucement de table, passa derrière lui, et, d'une main caressante, essuya cette larme avec le coin de son tablier.

— Chère sœur, dit Pierre en se retournant, que tu es bonne et que je t'aime!

— Tu ne pleureras donc plus?

— Non, je ne pleurerai plus.... Mais, pense donc, Marguerite, ce que c'est que de s'éloi-

gner de sa mère pour si longtemps, d'être des jours, des mois sans la voir, lorsqu'on était habitué à jouir de ce bonheur à tout instant, lorsqu'on ne l'avait jamais quittée !

— O maman !.... chère maman !.... s'écria Marguerite en se jetant au cou de sa mère, je ne le pourrais pas, j'en mourrais de chagrin; et pourtant j'aime bien mon oncle, ma tante... et Pierre !

Pierre sentit en ce moment son cœur battre plus fort, et une douce rougeur lui monter au front. Il ne savait rien de l'amour, mais qu'est-il besoin d'en avoir entendu parler ? N'est-il pas au fond de notre cœur ? ne vit-il pas en nous à notre insu ? N'est-ce pas lui qui élève notre âme vers Dieu et nos pensées vers un bonheur sans nom, rêve de nos jeunes années, réalité à l'âge où ce bonheur s'appelle amour ?

Marguerite rougit aussi, et sa petite main trembla dans la main de Pierre; puis, sans savoir pourquoi, elle se détourna pour cacher une larme qui glissait sur sa joue ronde et rose..

—Rassure-toi, mon enfant, lui dit sa mère en l'embrassant; ne pleure pas. Grâces au ciel, rien ne t'oblige à nous quitter. Les hommes sont forcés à apprendre une foule de choses inutiles aux femmes.

Marguerite sourit à Pierre. — Tous deux commençaient à comprendre vaguement qu'ils avaient pour s'entendre une langue qui n'était connue que d'eux.

CHAPITRE SEPTIEME.

L'homme au manteau brun.

Le lendemain, Pierre revêtit ses plus beaux habits et suivit son oncle chez le bon curé, où il allait s'installer pour quelques années.

Au moment où ils ouvraient la porte du jardin, le curé reconduisait un homme de

grande et noble taille : cet homme détourna la tête, rabattit avec soin son large chapeau de feutre noir, s'enveloppa dans son manteau de drap brun, salua en silence et s'éloigna.

Pierre crut remarquer que le regard de cet étranger s'était arrêté sur lui, à la dérobée, au moment où il avait salué. Un souvenir vague, indécis, passa entre ses yeux et son cœur ; il tourna la tête vers la porte, mais elle venait de se refermer, et, à la voix du curé qui l'appelait, il oublia l'étranger et s'inclina devant l'homme respectable qui voulait bien se charger de son instruction.

Le bon curé chez lequel il venait d'arriver était profondément instruit, modeste comme l'est toujours le vrai mérite, et mettant au-dessus de la science les qualités du cœur. Sa belle figure, sillonnée de rides, appelait le

respect et l'affection. Pierre sentit dès le premier abord qu'il l'aimerait, et, lorsque son oncle prit congé de lui, il l'embrassa et lui dit tout bas :

— Je crois que je serai heureux ici.

La chambre que l'on donna à Pierre ne ressemblait en rien à la cabane de son bateau, ni à la hutte de son oncle : elle était grande et commode. Les murs, blanchis à la chaux, étaient unis comme une glace, les solives du plafond étaient peintes en gris ; les carreaux formant le plancher étaient propres et réguliers ; une grande et large fenêtre ouvrait sur un jardin, et les meubles consistaient en un lit doux et bon, six chaises de paille, une belle commode de noyer et une petite table de cerisier. Pierre fit plusieurs fois le tour de cette chambre : elle lui semblait un véritable palais.

Les premières leçons que notre jeune pê-

cheur reçut lui parurent bien arides, et le découragèrent ; il ne pouvait se plier à apprendre la grammaire et à faire des lettres ; il éprouvait cependant le désir de savoir écrire, et ce désir lui donna de la patience. Il étudiait bien des heures par jour, il barbouillait bien des feuilles de papier, faisait des bâtons bien tordus, des O plus carrés qu'ils n'étaient ronds, et semait tout cela de grosses taches d'encre. Il fut longtemps, bien longtemps avant de parvenir à écrire toutes ses lettres et à les réunir en mots. Il était cependant rempli de bonne volonté et d'intelligence, mais il est bien plus facile d'apprendre à lire et à écrire lorsqu'on est enfant : la mémoire est meilleure, plus souple, plus facile, et l'intelligence n'étant pas distraite par une foule de choses, se concentre sur un seul point ; ce qu'on apprend étant enfant, on l'apprend beaucoup plus vite, et on ne l'oublie jamais.

Six mois s'écoulèrent avant que Pierre pût écrire en *moyen* d'une manière propre et lisible ; mais quelle fut sa joie lorsqu'il put faire une lettre à son père, puis une à sa mère, puis une autre à Marguerite ! Il aurait voulu écrire des lettres toute la journée. Pierre apprenait la grammaire et le latin encore plus difficilement que le reste, et cette étude ne l'amusait nullement ; il lui fallait un grand courage pour rester des heures entières les yeux fixés sur des livres qui lui paraissaient contenir de l'hébreu, tant il les trouvait incompréhensibles.

Le printemps finissait ; Pierre avait déjà visité plus d'une fois sa bonne mère et son père : celui-ci lui demandait toujours s'il chassait et pêchait encore.

— Hélas ! répondait Pierre, je n'ai que bien peu de temps pour cela.

Et son père soupirait et lui disait :

— Tu viendras ici aux vacances, et nous chasserons, et nous pêcherons encore ensemble.

Cependant, plus le temps s'écoulait et plus Pierre s'attachait au bon curé et à l'étude. Il avait reçu une grande quantité de livres ; la caisse portait ces mots : *La Providence veille sur Pierre.* Il lisait beaucoup. L'histoire l'intéressait plus que toute autre chose ; c'était un monde nouveau ouvert devant lui ; il avait été si longtemps persuadé que l'Univers se bornait aux côtes de l'Océan ! Il lut surtout attentivement les historiens du Poitou, et parvint à se former une juste idée de l'origine de ses compatriotes, de leurs mœurs et de leur première patrie.

Il finit par trouver tant de charmes au travail, qu'il le plaça sur la même ligne que la

pêche et la chasse, ce qui était beaucoup pour lui. Il ne se passait pas de jours qu'il n'allât le soir chez son oncle : s'il pleuvait, il tressait avec Marguerite des paniers en osier; s'il faisait beau, il courait avec elle dans les prairies voisines, s'arrêtait pour cueillir une fleur, pour attraper un papillon ou chercher des nids d'oiseaux; et lorsqu'il voyait Marguerite, heureuse et folâtre, s'amuser du brin d'herbe qu'elle cueillait, de l'insecte qui rasait son front en bourdonnant, il était heureux et oubliait, en la regardant, Cicéron, Horace, et les pensums qui étaient son partage lorsqu'il rentrait trop tard.

— Car, disait le curé, tu passes plus de temps à jouer qu'il ne convient à ton âge; tu ne peux rester plus de deux ou trois ans encore chez moi, et il faut que ton éducation soit faite alors.

Pierre sentait que son maître avait raison; il redoublait d'attention, tâchait de ne plus s'oublier dans la hutte de son oncle, ou dans les prairies environnantes.

Le bon curé disait sa messe à cinq heures du matin tous les jours, et il avait coutume, lorsqu'elle était finie, de faire une longue promenade avec son élève qu'il aimait tendrement. Ils faisaient quelquefois une lieue en s'avançant dans les terres, et Pierre prenait un grand intérêt à tout ce qu'il voyait. Il est vrai que son digne instituteur lui expliquait, chemin faisant, une foule d'usages qui excitaient sa curiosité et son étonnement.

Il lui racontait les chroniques du pays, ses superstitions, son ignorance; et il lui faisait sentir combien on doit attacher de prix à s'instruire, quel que soit l'état que l'on veuille embrasser.

Il le conduisait souvent chez de riches fermiers, dont la chaumière hospitalière était constamment ouverte aux pauvres et aux voyageurs.

CHAPITRE HUITIEME.

La famille incendiée.

Pierre et le bon curé entrèrent un jour dans une de ces chaumières ; il pouvait être huit heures du matin ; toute la famille et les serviteurs étaient assis autour d'une longue table entourée de bancs. C'était le déjeûner : il

consistait en une énorme soupe aux choux qu'on achevait de verser dans une large terrine verte, en un plat de betteraves, et en un plat de lard entouré de choux ; deux pots pleins de vin blanc étaient à chaque bout de la table, et, outre le pain déjà entamé, un autre pain tout entier était sur la table. C'est un usage fort ancien : il exprime l'abondance, et veut dire qu'il y a toujours un pain consacré aux pauvres qui peuvent, pendant le repas, s'avancer jusqu'à la porte.

Il y a fort peu de peuples aussi hospitaliers que les habitans de la Vendée et de la Bretagne ; il est bien rare qu'un étranger entre chez eux sans qu'ils offrent *à boire un coup*, *à manger un morceau* ; et le pauvre qui demande du pain ou du grain n'a jamais un refus à essuyer. La charité est chez ce peuple une vertu sans ostentation ; elle leur semble toute

simple, et ils sont tellement habitués à l'exercer, qu'ils ne comprendraient pas qu'on pût leur en faire un mérite.

— Dieu, disent-ils, nous a donné du pain pour que nous le partagions avec celui qui n'en a pas.

A la vue du curé, toute la famille fut debout en un instant ; les femmes faisant la révérence, les hommes ôtant leurs bonnets de coton brun ou leurs larges chapeaux :

— Asseyez-vous, mes enfans, asseyez-vous, dit le bon vieillard ; je ne veux déranger personne, achevez votre repas, vous l'avez gagné à la sueur de votre front ; que la bénédiction du ciel soit avec vous !

Tout le monde s'assit. Le curé et Pierre burent chacun un verre de vin. La conversa-

tion roula bientôt sur la moisson, sur les foins; et Pierre apprit une foule de choses qu'il ignorait encore.

On achevait de déjeûner, lorsque toute une famille en guenilles se présenta à la porte : c'était un vieillard à barbe et à cheveux blancs; il portait sur son épaule un petit havresac de toile jeté en travers sur un long bâton ; sa voix chevrotante demandait du pain ; derrière lui était une femme encore jeune, mais elle était aveugle; de grandes cicatrices se voyaient sur sa figure ; et trois petits enfans—dont le plus grand la tenait par la main — étaient groupés autour d'elle. Le vieillard présentait un papier sale et déchiré ; personne ne savait lire dans la ferme, et le curé prit le papier, où il eut de la peine à déchiffrer les lignes suivantes :

« — Jean Racineux; vigneron de son état,

a eu sa chaumière incendiée, ses meubles brûlés; il est resté sans autres vêtemens que ceux qu'il avait sur son corps; son gendre a eu la cuisse cassée, il est mort pendant l'opération, et sa femme a manqué périr en sauvant le plus jeune de leurs enfans : une solive est tombée sur sa tête, le feu a pris à ses cheveux, lui a brûlé toute la figure et l'a laissée aveugle. Nous recommandons à la charité publique cette pauvre famille, réduite à la dernière des misères! »

Venaient ensuite les signatures du curé et des autorités du petit village où ce malheur était arrivé. Ce village était situé à plus de douze lieues de l'endroit où ces infortunés venaient implorer des secours.

Chacun des habitans de la chaumière où se trouvait le curé avait écouté la lecture de

ce grand malheur en donnant tous les signes de la plus vive compassion.

— Jésus, mon Dieu! disaient les femmes, que vont-ils faire, les pauvres gens?

— Dieu en prendra soin, reprit le curé; Dieu inspirera aux hommes qui n'ont pas subi de tels malheurs le désir de venir au secours de leur misère; ils penseront que nul d'entre eux n'est à l'abri d'une semblable calamité, et qu'il faut qu'ils fassent pour ces malheureux ce qu'ils voudraient qu'on fît pour eux en pareille circonstance.

— Entrez, entrez; ne restez pas à la porte, crièrent aussitôt le père et la mère de la nombreuse famille qui habitait cette chaumière; il y a place pour vous au feu et à la table.

Le vieillard passa le premier, inclinant sa belle tête blanche et bénissant ses hôtes; la

pauvre aveugle suivit, et les trois enfans se cachèrent à demi sous son tablier, tant ils étaient honteux de se trouver tout à coup en face d'un si grand nombre d'étrangers. Les deux petits garçons surtout paraissaient ne savoir où se mettre, lorsque leur mère fut assise. Ils pouvaient avoir de huit à dix ans : on voyait que leurs parens s'étaient privés de tout pour eux, car ils étaient gras et frais. La petite fille n'avait que cinq ans ; elle paraissait bien fatiguée, et avala avec une grande joie une jatte de lait qu'un des enfans de la chaumière lui présenta : c'était le meilleur moyen de la mettre à son aise. On l'employa aussi avec ses frères, qui finirent peu à peu par regarder tout ce qui les entourait. Pierre avait pris la petite fille sur ses genoux ; il cherchait à la faire causer, mais il ne pouvait en tirer une seule parole. Les enfans des campagnes sont si sauvages, lorsqu'ils se

trouvent avec des personnes mieux mises qu'eux, que les petits malheureux resteraient plutôt sans manger que d'ouvrir la bouche pour parler. Il faut bien du temps pour vaincre cette extrême timidité.

— Jeanne, dit le vieillard, parle donc à ce jeune monsieur; il ne te fera pas de mal, va !

L'enfant baissa sa jolie petite tête ronde, et chercha à descendre des genoux du jeune monsieur. Pierre la laissa aller; elle se réfugia dans les bras de sa mère, qui, étendant sa main sur elle, la caressa en tâchant de lui sourire; mais, au lieu d'un sourire, ce furent deux larmes qui tombèrent de ses yeux fermés : la pauvre mère ne pouvait s'habituer à ne plus voir ses enfans.

Lorsqu'ils eurent bien mangé, et qu'ils se

furent reposés plus d'une heure, ils se levèrent pour partir.

— Et où allez-vous aller ? leur dit le curé.

— Où Dieu nous conduira, répondit le vieillard.

— Hélas ! mes pauvres enfans, reprit le curé, la terre est bien grande, et vos jambes ne sauraient aller loin.

— Il n'est que trop vrai, dit le vieillard en branlant la tête ; mais que faire ? Nous n'avons plus que la terre pour plancher, le ciel pour toit, et la pitié des hommes pour nous vêtir et nous nourrir. S'il plaît à Dieu, il me retirera bientôt à lui, ainsi que ma pauvre fille ; mais voilà trois innocens qui seront abandonnés alors, et il faut que nous désirions de vivre pour eux.

Durant ce discours, qui avait été entrecoupé de bien des soupirs, le fermier et sa femme échangeaient de fréquens regards, et semblaient se consulter entre eux.

— Bonhomme, dit enfin le fermier en arrêtant le vieillard prêt à passer le seuil de la porte, il est plus facile de trouver la nourriture de quatre personnes que de cinq. Voici ma femme qui dit qu'elle a besoin d'un petit garçon pour conduire les moutons au pâturage ; laissez-nous un de vos garçons, nous en aurons soin comme s'il était à nous.

— Dieu de bonté ! — et le vieillard élevait ses mains vers le ciel : — vous feriez cela ?

Cependant, comme il n'y a pas de joie sans peine, il s'éleva un triste débat entre les deux enfans : c'était à qui ne resterait pas. On avait beau leur dire :

— Tu auras de bonne soupe chaude deux fois par jour ; tu mangeras quand tu auras faim, et tu te chaufferas quand tu auras froid, ils pleuraient, se cramponnaient aux vieux vêtemens de leurs pauvres parens, et ne voulaient pas s'en séparer.

Pierre voyant ce débat, songea tout à coup à la douleur qu'il avait éprouvée en quittant sa mère, et ce souvenir faisant jaillir des larmes de ses yeux, il se retira dans un coin pour qu'on ne le remarquât pas.

— Oh ! que ne suis-je riche, se disait-il tout bas ; je ne séparerais pas ces pauvres enfans de leur mère ! Je prendrais toute la famille chez moi ! Je comprends à présent combien il y a de bonheur à être riche.

Pendant que Pierre se creusait inutilement

la tête pour savoir ce qu'il pourrait faire, le bon curé avait pris par la main l'aîné des garçons, et était sorti de la chaumière avec lui. L'enfant, habitué tout petit à respecter les ministres de Dieu et à écouter leurs paroles, s'était laissé conduire sans résistance.

— Aimes-tu ta mère, mon garçon?

— Oui, répondit-il; car le respect était plus fort que la timidité, et la crainte de mal faire lui déliait la langue.

— Eh bien! si tu l'aimes, il faut te montrer plus raisonnable que ton frère. Quel âge as-tu?

— Dix ans.

— A dix ans, mon enfant, il faut s'occuper à autre chose qu'à demander l'aumône. Tu

peux être utile à ta mère en restant ici ; tu te feras aimer, tu grandiras, on te donnera des gages, et tu pourras procurer avec ton travail un peu d'argent à ta mère. Crois-tu que cela ne sera pas mieux lui prouver ton attachement, que de t'obstiner à rester à sa charge et à ne rien faire pour la retirer de la misère ?

L'enfant pleurait et ne répondait rien.

— Dieu te bénira, mon garçon, si tu às du courage, reprit le bon curé en se baissant vers lui pour l'embrasser.

— Je ferai ce que ma mère voudra, dit alors l'enfant en sanglottant.

— Mais il ne faut pas qu'elle voie que tu as pleuré, cela lui ferait de la peine.

— Hélas ! reprit l'enfant, elle ne le verra pas : elle est aveugle.

— Elle le verra, mon enfant. Le cœur d'une mère a une seconde vue intérieure qui ne la trompe jamais ; elle saura au son de ta voix si tu as pleuré ; et si elle t'embrasse, et qu'elle sente sous ses lèvres tes petites joues mouillées de larmes, elle souffrira beaucoup et n'aura pas la force de se séparer de toi ; elle préférera se priver encore de pain pour t'en laisser.

— Je ne vais plus pleurer, monsieur, dit l'enfant en essuyant ses yeux à la vieille manche de sa chemise ; je veux que ma mère mange son content ; je préfère rester à travailler ici pour ne plus lui être à charge.

— Tu es un bon fils, mon cher enfant, dit

le curé en l'embrassant avec émotion; Dieu te bénira et aura soin de ta mère; tu porteras bonheur à ta famille. Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Jean, du nom de mon grand-père, qui m'a tenu sur les fonts de baptême.

— Allons, Jean, retournons près de ta mère, et aie bon courage.

— Oh! oui, monsieur, j'en aurai.

Et Jean, qui sentait au fond de son âme un grand contentement de soi-même, releva la tête et suivit le curé sans qu'un seul soupir s'échappât de sa petite poitrine, qui était cependant bien oppressée.

— Voilà Jean qui accepte votre proposition,

mes amis, dit le curé en rentrant dans la chaumière; il restera avec vous; il m'a promis de bien faire son devoir, et de prouver par sa bonne conduite toute sa reconnaissance. Le frère de Jean se cramponna à sa mère et cacha sa figure toute rouge de joie sur ses genoux.

— Dieu te bénira, mon fils, dit la pauvre aveugle en cherchant avec sa main celle de son aîné; grâce à lui tu ne vas plus manquer de rien, et je te saurai à l'abri de la misère. Hélas! ajouta-t-elle, que ne puis-je en dire autant de ton frère et de ta petite sœur!

— Donnez-moi Jeanne, s'écria Pierre en s'avançant vers elle, les yeux pleins de larmes, les joues rouges et les lèvres tremblantes; j'ai une cousine qui l'aimera et qui la soignera bien; elle ne demeure qu'à une

lieue d'ici, et je l'amènerai voir son frère trois ou quatre fois l'an.

— Es-tu sûr de ce que tu avances là, mon ami? dit le curé; Marguerite n'est pas sa maîtresse, et ton oncle et ta tante n'auraient qu'à ne pas vouloir prendre cette enfant chez eux?

— Oh! que si, ils le voudront bien, reprit Pierre en rougissant encore davantage, car il sentait que son bon cœur l'avait emporté trop loin, et qu'il ne faut jamais offrir que ce qui dépend tout à fait de nous d'accorder.

— Voilà ce qu'on peut faire, dit le curé en serrant la main de son élève; j'ai, grâce au ciel, de quoi vivre, et ce n'est pas une personne de plus ou de moins qui amènera la

disette chez moi. Je prendrai cette pauvre mère, et je garderai sa fille si ta tante ne peut pas s'en charger.

A ces mots, le curé se sentit étouffé plutôt que serré dans les bras de son cher élève. La pauvre aveugle avait saisi une de ses mains et la couvrait de baisers; le bon vieillard s'était jeté à genoux avec les trois petits enfans; et toute la famille du fermier, les yeux en pleurs, les mains jointes, s'écriait :

— O le digne homme! c'est un ange sur la terre. Jésus, mon Dieu! sa présence a sanctifié notre maison; il prendra la mère et l'enfant, et il n'est pas riche! Il y a tant de pauvres sur sa paroisse!

Le bien que l'on voit faire donne presque toujours le désir d'en pouvoir faire aussi. Le

cœur des bons paysans s'ouvrit à la charité : ce ne fut plus assez pour eux d'avoir pris à leur service le fils aîné, qui, dans le fait, leur serait plus utile qu'à charge ; ils offrirent tout d'une voix de garder le pauvre vieillard avec eux.

— Hélas ! dit la fermière, si mon père vivait, il aurait votre âge, et il faudrait bien qu'il y eût une place pour lui au foyer et à table, et la meilleure encore ! Eh bien, nous vous traiterons comme si vous étiez notre père, et, quand la journée sera finie, vous aurez votre petit Jean pour vous distraire et vous caresser.

Le vieillard croyait rêver : il riait, il pleurait, il serrait ses enfans dans ses bras ; il appelait toutes les bénédictions du ciel sur les sauveurs de sa famille ! Lorsque le calme

fut un peu rétabli, on s'assit : toutes les figures respiraient le bonheur, même celle de la pauvre aveugle. Un étranger qui serait entré n'aurait jamais pu distinguer, à l'expression des physionomies, celui qui recevait le bienfait de celui qui le donnait. Ah! c'est qu'il y a dans le bien que l'on fait une jouissance tellement vive, tellement profonde, que ce n'est pas celui qui reçoit qui goûte le plus de bonheur.

CHAPITRE NEUVIÈME.

— Je sais filer, dit l'aveugle en se tournant du côté où elle supposait le curé ; je filerai toute la sainte journée, et je pourrai tricoter aussi.

Le curé sourit et dit :

— Ce n'est pas de refus; ma ménagère a peu de temps à elle, et une maison n'est jamais trop approvisionnée de bon linge. J'use aussi beaucoup de bas de laine l'hiver; j'ai de si longues courses à faire.

L'aveugle se redressa et sa figure s'épanouit; on voyait qu'elle était fière de penser qu'elle ne serait pas inutile.

— Et moi, dit le vieillard, je pourrai aller aux champs, je pourrai faire des fagots et aider à tout ce qui ne demandera pas trop de force, car si les jambes vont encore, les bras ont perdu de leur vigueur; cela n'empêche pas qu'ils ne puissent manier la bêche et la faucille, ajouta-t-il en les agitant.

— Vous nous serez très utile, reprit le fermier en lui frappant sur l'épaule, vous et

votre petit-fils vous ne manquerez pas d'ouvrage ici ; il n'y a jamais trop de bras dans une ferme.

— Excellent cœur ! interrompit le vieillard ; je sais bien que vous ne comptez guère sur moi pour vous être utile ; mais vous dites cela pour que je ne me tourmente pas de l'idée que je suis de trop sur la terre.

Le vieillard avait deviné juste : le bon fermier faisait comme venait de faire le curé, il cherchait à diminuer la honte que l'on éprouve souvent lorsqu'on sent que l'on va être à charge aux autres. Il ne suffit pas de faire le bien, il faut le faire avec délicatesse ; la main qui donne a besoin d'être bien légère pour ne pas blesser. L'aumône devient humiliante toutes les fois qu'on ne sait pas lui donner l'apparence d'un prêt ou d'un salaire.

Le temps avait passé vite ; il était près de dix heures, et les travaux de la ferme ne pouvaient rester plus longtemps suspendus. Il fallut songer à se quitter, mais quand chacun fut debout, que le vieillard et Jean se furent rangés à côté du fermier et que la pauvre aveugle et la petite Jeanne se furent rapprochés du curé, un cri général s'éleva :

— Et l'autre petit garçon ! personne n'y a songé !

La mère se baissa vers son fils et le serra dans ses bras comme pour dire :

— Si fait, bien moi, mais je n'ai pas osé en parler.

L'enfant restait immobile ; on aurait pu

croire qu'il était étranger à tout ce qui se passait, si ses yeux pleins de larmes n'avaient témoigné du chagrin qu'il éprouvait à avoir été oublié.

Il y eût un moment d'hésitation et de pénible embarras ; on se regardait en silence, et personne n'osait ouvrir un avis ; le fermier et le curé sentaient qu'ils avaient déjà fait des sacrifices au-dessus de leurs forces.

— Monsieur!.....

Et Pierre tirait tout doucement le curé par la main.

— Je pense, je crois, oui, je voudrais vous consulter là dessus!!

Pierre et le curé sortirent un moment.

— Que veux-tu me dire, mon ami?

Et le curé prit une prise de tabac d'un air découragé, car il sentait que tout ce qu'on venait de faire pour la pauvre famille incendiée était nul, si on abandonnait le plus jeune des fils, et il augurait peu de chose de ce que Pierre pouvait avoir à lui proposer.

— Cher maître, dit le jeune homme, je n'ai pas voulu parler de mon père avant de vous consulter, mais je puis bien, je crois, répondre d'avance qu'il prendra ce petit garçon; outre que mon père est à son aise, qu'il a toujours le cœur prêt à obliger, mon absence a laissé un grand vide dans le bateau, et cet enfant serait fort utile pour tendre les filets, prendre le poisson et le faire sécher; je me souviens qu'à son âge je faisais une foule de choses, et comme les vacances ne

sont pas loin, je pourrais alors lui apprendre tout ce qu'un pêcheur doit savoir faire.

— Ton idée n'est pas mauvaise, mon ami.

— N'est-ce pas qu'elle n'est point mauvaise, répéta Pierre en sautant au cou du curé; je me charge de conduire moi-même ce pauvre enfant chez mon père, et cela dès demain, je serai de retour à la fin de la semaine; ce sera un petit à-compte pris sur les vacances; je réparerai le temps perdu; fiez-vous à moi.

— Allons, reprit le curé, il faut espérer que ton père recevra bien le nouvel hôte que tu vas lui amener; au cas où il te ferait sentir que tu as tort d'agir ainsi sans le prévenir d'avance, tu le ramènerais chez moi, le bon Dieu pourvoirait à sa vie, il y a de bonnes

âmes dans le village, et l'enfant est gentil.

— Oh! oui, il est gentil, et mon père et ma mère l'aimeront, j'en suis sûr.

Pierre entraîna le curé dans la chaumière, et, saisissant le petit garçon dans ses bras, il s'écria :

— Tu viendras avec nous, mon chèr enfant! et demain je te conduirai chez mon père où tu seras bien heureux, où tu verras tout plein de choses que tu ne connais pas!

Ce fut une grande joie, plus grande peut-être que la première, car on avait eu la crainte de n'avoir fait le bien qu'incomplètement.

L'aveugle appela son petit François et lui dit :

— Mène-moi au jeune monsieur qui te

conduira chez son père, que je le bénisse et le remercie.

Pierre serra les mains de la pauvre mère, lui promit de veiller sur son fils, et le cœur plein du plus touchant orgueil, il prit le petit François par la main et voulut se mettre en marche, mais François tirait sa main et se lamentait.

— Qu'as-tu donc? lui dit Pierre; est-ce que tu as encore peur de moi ?

— Non.

— Eh bien ! viens donc !

— C'est moi qui donne toujours la main à ma mère, dit l'enfant en se tournant vers elle, il faut que je lui montre le chemin; Jeanne est trop petite, elle ferait tomber notre mère.

Pierre lâcha la main de François et l'embrassa en lui disant :

— Tu es un bon petit garçon, j'aurai bien soin de ta mère, quand tu n'y seras pas.

François courut à la pauvre aveugle, il prit sa main, et la petite Jeanne se cramponna à la vieille veste de son frère.

Le bon curé, après avoir donné sa bénédiction à toute la famille du fermier, se sépara d'elle, en lui promettant de la revoir souvent.

Il était midi lorsqu'on arriva à la maison du curé : sa vieille servante commençait à être fort inquiète, car il n'avait pas coutume de rester aussi longtemps dehors. Elle était

habituée à voir des pauvres arrêtés devant le presbytère, et elle ne fit attention à l'aveugle et à ses deux enfans que lorsqu'elle les vit passer le seuil de la porte ouvrant sur la basse-cour; ils suivaient de près le bon curé, et elle commença par leur dire assez rudement que ce n'était pas le moment d'importuner ainsi, et qu'il fallait qu'ils restassent à attendre à la porte, sur le banc de pierre placé en dehors.

— Non, ma bonne Madelaine, dit le curé à la vieille servante, tandis que Pierre rassurait la pauvre aveugle qui était toute tremblante; cette brave femme va rester ici, elle y demeurera; tu as besoin d'une aide.

— Jésus, mon Dieu! monsieur, est-ce pour cela que vous nous amenez une aveugle?

— C'est une bonne fileuse, une bonne tricoteuse ; elle se rendra utile le plus qu'elle pourra.

— Utile ! reprit Madelaine ; vraiment, monsieur, votre bon cœur n'a pas calculé la charge que vous prenez.

— Silence, Madelaine ! ne faites jamais sentir à cette brave femme qu'elle peut m'être une gêne. Lorsque vous connaîtrez ses malheurs, vous en aurez autant de pitié que j'en ai eu ; car vous êtes bonne, Madelaine, et ce n'est que par attachement pour moi que vous criez ainsi.

— Sans doute, sans doute ; autrement, qu'est-ce que cela me ferait à moi ? Et ces deux enfans-là, à qui sont-ils ? vont-ils rester ici ? Il ne manquerait que cela, ma foi !

— Si c'était la volonté de Dieu, Madelaine, il faudrait bien leur faire place. Ce n'est pas vous, Madelaine, qui laisseriez mourir de faim et de froid de pauvres petits enfans ; vous les aimez trop pour cela. Et puis, vous savez bien que les enfans portent bonheur à une maison, et que Dieu entend leurs prières avant les nôtres.

— Sainte mère de Dieu ! où fourrer tout cela ? répondit Madelaine en jetant sur la pauvre famille un regard qui contredisait un peu ce que le bon curé venait de dire de son amour pour les enfans.

— Rassure-toi, Madelaine ; il est probable que la pauvre mère restera seule ici : nous allons nous occuper dès demain de placer les deux enfans.

— A la bonne heure, s'il n'y a que la mère. Eh bien ! on pourra s'arranger ; on fera pour le mieux.

CHAPITRE DIXIÈME.

Lorsque la pauvre famille fut installée, que la bonne humeur de Madelaine fut revenue, et que le respectable curé se fut un peu reposé, on se mit à table, et Madelaine servit le dîner. Il consistait en une bonne

soupe grasse, le bœuf et un plat de choux. Le curé vivait très sobrement ; il aimait mieux se priver de beaucoup de bonnes choses, et venir au secours de ses paroissiens qui n'avaient souvent que du pain à manger et de l'eau à boire.

« Ce sont des hommes comme moi, avait-il coutume de dire ; pourquoi ne me priverais-je pas pour leur procurer de temps en temps un bon morceau ? »

Quand le repas fut fini, Pierre se rendit à la hutte de son oncle ; sa tante et Marguerite étaient seules occupées à filer : l'oncle était aux champs.

Pierre se mit à raconter la promenade qu'il avait faite avec le curé ; il parla de l'hospitalité du bon fermier, des beaux

meubles qu'il avait vus chez lui ; puis il lui fit une peinture touchante de l'arrivée de la pauvre famille incendiée ; il parla de la grâce, de la gentillesse de la petite Jeanne, et avant qu'il fût arrivé à dire que le curé s'était chargé de la mère, il avait tellement ému sa tante et Marguerite , que toutes deux pleuraient.

— Pauvre petite ! répétait Marguerite, voilà son frère bien placé, mais elle, il faudra qu'elle recommence à courir pour demander son pain : pauvre enfant, si petite ! les forces lui manqueront !

— Hélas ! oui, dit Pierre, elle est délicate, et ses petits pieds sont tout écorchés.

— Ah ! mon Dieu !....

Ce fut au tour de la mère à s'attendrir sur le sort de la pauvre enfant :

— Quel dommage que la hutte soit si petite ! Et l'excellente femme promenait ses autour d'elle.

— O maman ! s'écria Marguerite qui devinait sa pensée, ne t'inquiète pas ; la nuit je lui donnerai la moitié de mon lit, et pendant le jour, je la mettrai tout près de moi ; elle ne tiendra pas du tout de place, je te le promets, maman.

— Et qui fera ses vêtemens? dit la mère en souriant.

— Ce sera moi, maman, s'écrie Marguerite. Au lieu de filer le soir une quenouillée, j'en filerai deux, au lieu de me lever après le soleil, je me leverai au point du jour, et je tricoterai des jupes, des bas. Tu verras, maman, tu verras !

Pierre se jeta au cou de Marguerite et de sa tante, en répétant :

— Ah! quel bonheur! vous prendrez Jeanne! vous aurez soin de Jeanne!

— Reste à savoir si ton oncle le voudra, dit la mère de Marguerite en prenant un air plus sérieux ; il est le maître ici.

— Ah! mon Dieu, s'il n'allait pas vouloir! s'écrièrent les deux enfans; puis, presqu'au même instant ils ajoutèrent en sautant : — Oh! il le voudra bien!

L'oncle revint : on lui conta l'histoire de la petite Jeanne, et on tâcha de l'amener à deviner ce qu'on attendait et qu'on désirait de lui. L'oncle avait un excellent cœur, mais il aimait ses aises, une grande tranquillité,

et il s'effraya à l'idée d'avoir une enfant si jeune autour de lui.

— Viens ici, lui dit sa femme. Ils sortirent et causèrent bas tous les deux ; cependant Pierre entendit ces mots :

— Lorsqu'elle fera sa première communion..... et ce sera bientôt.... — Tu as raison..... Eh bien ! puisqu'il y aura place..... — Cependant, prendre une enfant sans l'avoir seulement vue !

— Ah ! cher oncle, s'écria Pierre en s'élançant de la hutte au cou de son oncle, si ce n'est que cela, je vais vous l'aller chercher tout de suite.

— Qu'est-ce que tu dis ? est-ce qu'elle est

ici? Il n'était, ma foi, pas besoin alors de me demander permission. Il me semble, mon garçon, que tu as agi bien légèrement.

— Je ne mérite point de reproches, cher oncle. Quand vous saurez la fin de l'histoire, vous verrez qu'il y a grand besoin de votre permission, et que, grâce au ciel, Jeanne est à l'abri, si le malheur veut que vous ne vouliez pas d'elle.

Il raconta alors comment le respectable curé s'était chargé de la pauvre aveugle, et avait déclaré qu'il garderait aussi la petite Jeanne si l'oncle de son élève ne pouvait pas s'en charger.

— Eh! que ne disais-tu donc cela tout de suite, mon garçon? Allons, allons, n'en parlons plus, c'est une affaire arrangée : la pe-

tite viendra quand elle voudra. Certes, nous ne démentirons pas la bonne opinion que M. le curé a eue de nous en pensant que nous nous chargerions de cette enfant... Là, là, ne m'étouffe pas! Ne dirait-on pas que vous aviez peur d'être refusés par moi? Je suis à mon aise, grâce à Dieu, à mes bras et à ma bonne ménagère. Allons, femme, voilà un surcroît de besogne qui vous tombe ; il faudra tirer l'aiguille plus vite et plus longtemps ; il faudra mettre plus de pain au four et vous serrer davantage l'hiver au coin du feu ; quand je dis l'hiver, je veux parler de celui-ci, car pour ce qui est de l'autre..... Allons, allons, d'ici là il y aura, comme dit mon frère, bien du poisson de séché au soleil.

Pierre quitta son oncle, sa tante et Marguerite, le cœur bien joyeux ; il ne fit qu'une

course de la hutte au presbytère : le bonheur rend si léger !

— On prendra Jeanne chez mon oncle, s'écria-t-il en se jetant dans les bras du curé ; on la prendra ! J'en étais bien sûr, et demain je partirai avec François. Le bon Dieu me sera encore propice.

La pauvre aveugle fut placée avec sa fille dans un bon lit, au lieu d'être encore couchée dans une grange, sur un peu de paille ; et l'on coucha son fils près d'elle, sur la longue bergère où le bon curé faisait sa sieste tous les jours avant son dîner. La mère et les enfans s'endormirent après avoir remercié Dieu, et les anges du ciel étendirent leurs ailes sur eux, et leur envoyèrent de doux songes.

Le lendemain, Marguerite et son père vin-

rent eux-mêmes au presbytère; ils trouvèrent la petite Jeanne ce qu'elle était, une fort jolie enfant, et ils l'emmenèrent à la hutte. Jeanne pleura bien un peu en quittant sa mère, mais elle allait si près d'elle, et Marguerite était si caressante, si gracieuse, que le sourire remplaça bien vite les pleurs. Elles n'étaient pas encore arrivées à la hutte, que déjà la petite Jeanne avait fait une ample connaissance avec Marguerite et l'appelait sa bonne amie.

Pendant ce temps, Pierre *rappropriait* François de son mieux; il avait acheté une veste et un pantalon; ses petites épargnes y avaient toutes passées, mais il était plus joyeux que s'il les avait toutes employées à se procurer de beaux vêtemens pour lui-même. La joie de François fut bien grande quand il se vit si bien paré; il promena les mains de sa mère sur ses nouveaux habits,

et la pauvre femme fut si ravie de savoir que son fils n'était plus en guenilles, qu'elle supporta avec patience cette nouvelle séparation.

— Va, cher enfant, lui dit-elle, va avec ce brave petit monsieur; aime-le, et respecte-le bien.

François pleura beaucoup en quittant sa mère; il était fort en peine de savoir qui la conduirait par la main lorsqu'elle sortirait.

— Ce sera ma petite Bianca, s'écria Pierre; je vais la lui laisser : elle est douce comme un mouton, et, en lui attachant un ruban au cou, elle conduira ta mère à la hutte où est la petite Jeanne.

Lorsque François fut rassuré sur ce point,

qui l'occupait plus que tout le reste, il prit enfin son parti, et durant le petit voyage il fut gai et plein de prévenances pour son jeune bienfaiteur. Lorsqu'ils arrivèrent au bateau d'Emeriau, Pierre sentit son cœur battre bien fort, de joie d'abord, puis d'embarras. Enfin, prenant son parti, il dit à François de rester tranquille dans le canot, et il sauta dans le bateau paternel. Son père et sa mère soupaient dans la cabane. Après les premiers momens de joie passés, Pierre raconta l'histoire du vieillard et de la pauvre aveugle à peu près de la même manière qu'il l'avait racontée à sa tante et à son oncle ; et son père et sa mère s'attendrirent aussi et bénirent le fermier et le bon curé. Mais quand Pierre arriva à l'instant où la pauvre famille se sépare, et où l'on s'aperçoit que l'on a oublié le petit François et que personne ne paraît vouloir le recueillir, le père d'Emeriau ôta

vivement de sa bouche sa pipe, qu'il venait d'allumer, et s'écria :

— Morbleu! mon enfant, si tu avais bien pensé tu m'aurais amené ce gamin-là; pauvre petit! il eût été fort bien avec nous. Ton lit est encore là, et il y a bien ici de quoi l'occuper, le nourrir et l'amuser.

— Hélas! oui, reprit la mère, et le bateau est bien triste depuis que nous ne t'avons plus.....

Pierre venait de sauter de la cabane dans le bateau, du bateau dans le canot; il avait pris François dans ses bras, et avant que son père eût eu le temps de lui crier : Où vas-tu? il lui avait jeté le petit François sur les genoux, en répétant trois ou quatre fois : Le voilà, père; le voilà! C'est le petit Fran-

çois! le voilà! Je savais bien que vous le recevriez, que vous lui apprendriez votre état.

— Tu ne perds pas de temps, mon garçon, s'écria Emeriau en riant; et tu mènes les affaires rondement. Il est gentil, ton petit François : n'est-ce pas, ma femme? Tu étais tout comme cela à cet âge, mon fils. La vue de cet enfant me réjouit. Tu seras bon travailleur, François, n'est-ce pas?

L'enfant fit signe de la tête que oui.

On le fit mettre à table, et toute la famille prolongea le souper jusqu'au moment d'aller se coucher. Pierre resta plusieurs jours avec ses parens, et, lorsqu'il les quitta, le petit François commençait déjà à savoir étendre les filets et à mettre les poissons dans la case du

bateau; tout le monde était content de lui, et il en était si joyeux qu'excepté le regret de ne pas voir sa mère, il se trouvait fort heureux.

CHAPITRE ONZIÈME.

Amour.

Il y avait près de trois ans que Pierre était chez le curé; il avait dix-sept ans et Marguerite en avait quatorze.

— Où est Marguerite, mon oncle? s'écria-t-il un jour en accourant tout essoufflé à la

hutte, je ne l'ai pas trouvée dans la prairie où elle a toujours coutume de m'attendre avec la petite Jeanne !

— Marguerite vient de partir pour Olonne, mon ami : elle y restera pensionnaire un ou deux ans, pour y faire sa première communion, s'instruire dans sa religion, apprendre à bien écrire et à bien calculer. C'est notre brave curé qui l'a voulu ainsi.

Pierre chancela à ces mots ; l'idée de ne plus voir sa jeune cousine, la compagne de tous ses jeux, l'amie de son enfance, le troubla à un tel point qu'il fondit en larmes, et de retour chez lui, s'enferma dans sa chambre, se coucha et ne put dormir. Le lendemain le curé ne fit pas semblant de s'apercevoir du chagrin de Pierre qui, faisant effort sur lui-même, se remit au travail avec plus d'ardeur

que jamais. Il avait fait de grands progrès dans tout ce qui lui avait été enseigné ; l'étude avait agrandi sa pensée et développé son raisonnement. Il se demandait souvent quelle pouvait être la main invisible qui, sous le nom de Providence, semblait influer depuis si longtemps sur sa vie et s'étendre jusqu'aux êtres qu'il aimait. — Car depuis un an que la pauvre aveugle, la petite Jeanne et le petit François avaient été recueillis chez le bon curé, à la hutte et au bateau de son père, il avait reçu trois petits sacs d'argent renfermant chacun cent francs, et portant les étiquettes suivantes :

— *Pour acheter des habillemens à la pauvre aveugle.*

— *Pour acheter des habits de matelot au petit François.*

— *Pour acheter de bons vêtemens à la petite Jeanne.*

Pierre sentait qu'on ne l'élevait pas pour devenir un simple et pauvre pêcheur, et cependant les goûts et les occupations de son enfance étaient sans cesse pour lui un sujet de regrets ; il soupirait après le bateau paternel, et les combats qu'il se livrait altéraient sa santé.

Le souvenir de Marguerite le suivait partout, il s'endormait avec cette chère image, il la retrouvait à son réveil. Une langueur qui n'était pas sans douceur le rendait incapable de continuer ses études ; il errait dans la campagne, appelant Marguerite, et serrant fortement ses bras sur sa poitrine comme s'il espérait embrasser autre chose que le vide. Couché sur l'herbe, il y restait des heures

entières, et souvent il oubliait de rentrer pour prendre ses repas.

— Il faut choisir un état, mon ami, lui dit un matin le bon curé qui depuis longtemps l'observait d'un air inquiet. Tu as aujourd'hui dix neuf ans; voici près de cinq ans que tu es avec moi, il faut te décider.

Pierre promit de donner la réponse dans la soirée, et comme il avait besoin d'air et de solitude, il sortit, éloignant de lui jusqu'à Bianca qui voulait le suivre et dont la gaîté l'importunait.

Le temps était superbe; les oiseaux chantaient; des milliers de fleurs nuançaient le gazon des plus riantes couleurs; tout était joie et bonheur autour du jeune homme, lui seul restait étranger au charme d'une belle matinée du mois de mai. Sombre et enfoncé

dans les plus tristes réflexions, il côtoyait les bords de la mer, enviant l'oiseau qui rasait l'onde de ses ailes et pouvait aller où bon lui semblait. Le souvenir de son père, de sa mère et du bateau, sa première et seule vraie patrie, gonflait son cœur de regrets et de larmes.

Que lui faisaient la ville, la richesse et l'état social qu'on lui offrait! Tous ces biens pourraient-ils compenser le bonheur de vivre avec ses parens? Il avançait toujours et sans regarder souvent où il allait. Enfin, fatigué, ennuyé de marcher au hasard, il s'assit et promena ses regards autour de lui. Quelles furent sa surprise et son émotion en reconnaissant qu'il se trouvait dans le même lieu où, seul avec Marguerite, assis dans son batelet, il avait prié le ciel de ne jamais le séparer d'elle!

— Oh ! s'écria-t-il en se rappelant tous les momens qu'ils avaient passés ensemble, mon Dieu ! vous nous avez abandonnés ! Marguerite, Marguerite, où es-tu ?

Et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il pleura amèrement ... Tout à coup des pas légers se font entendre, et une voix bien connue s'écrie :

— Ne pleure plus, me voilà !

Il retourne vivement la tête et reconnaît Marguerite...

Oui, c'est elle, mais comme elle a grandi ! Comme ses traits se sont formés ! Ce n'est plus une enfant, c'est une jeune fille remplie de grâce et de timidité. Tous deux s'examinèrent le sourire sur les lèvres, les larmes

dans les yeux, pâles et rouges tour à tour, le cœur gonflé d'un bonheur au-dessus de leurs forces.... Puis, brisés tout à coup par leur émotion, ils se trouvèrent, sans savoir comment, enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Dieu, qui bénit les amours purs et vrais, sourit aux deux enfans, et ce sourire donna à toute la nature un éclat plus joyeux. Le soleil sembla jeter de plus vifs rayons, les fleurs exhaler de plus doux parfums; l'on eut dit que les oiseaux chantaient des hymnes d'amour, et les plus petits insectes s'agitaient dans l'herbe et dans l'espace, partageant cette grande fête que le ciel donne à la terre, lorsque deux âmes se fondent en une seule.

Les premiers mots qui s'échappèrent des lèvres de Pierre et de Marguerite furent

ceux-ci : — Que tu as grandi ! — Que te voilà grande! Puis, se prenant par la main, ils s'assirent bien près l'un de l'autre, si près que leurs cheveux se touchaient et que leurs deux cœurs semblaient n'avoir qu'un même battement.

Alors commença cette ravissante causerie d'amour qui ne finit jamais, redit toujours une seule chose et paraît toujours nouvelle.

Bianca avait suivi Marguerite; après mille bonds joyeux, mille tendres caresses, elle s'était endormie aux pieds des deux jeunes gens.

Marguerite ne parlait plus comme une paysanne : elle s'exprimait bien, elle pouvait causer de beaucoup de choses dont auparavant son cousin ne pouvait pas lui parler,

car elle ne l'aurait point compris. Pierre était enchanté, et de temps en temps il s'écriait:

—Te voilà bien instruite à présent; j'espère qu'on ne nous séparera plus; j'ai mon plan arrêté; je veux suivre l'état de mon père. Je ne pourrais jamais m'habituer à la vie qu'on mène dans les grandes villes, et puis je ne veux point abandonner mon père et ma mère sur leurs vieux jours : j'emporterai des livres avec moi, et je n'aurai jamais un moment d'ennui. Je vais donc aller trouver mon bon et cher instituteur, et je lui dirai que je te veux pour ma femme et qu'il faut qu'il nous marie; puis j'irai trouver mon père et ma mère, et je leur dirai : Au lieu d'un enfant vous en aurez deux pour soigner votre vieillesse ; le veux-tu, Marguerite?

Marguerite répondit : — Oui, je le veux bien.

Lorsqu'ils rentrèrent à la hutte, le jour était avancé. Jeanne vint se jeter dans les bras de Marguerite, et Pierre se rendit au presbytère. L'heure du souper était encore loin ; il n'eut pas le courage de l'attendre et courut à la chambre du bon curé; il s'enferma avec lui, et dans un discours sans suite, mais plein de chaleur et de reconnaissance pour les soins qu'il en avait reçus depuis cinq ans, il expliqua ses goûts, ses motifs, ses projets, la tendresse qu'il avait depuis l'enfance pour sa cousine, et finit par déclarer qu'il n'ambitionnait pas d'autre état que celui de pêcheur, et qu'il voulait vivre pour Marguerite et pour ses parens.

Le curé l'écouta sans l'interrompre. Enfin il prit la parole et lui représenta tout ce qu'il perdrait en renonçant à un état honorable. Il lui parla du rang élevé auquel il pourrait

parvenir, et lui fit observer que la réflexion viendrait tôt ou tard le faire repentir de la vie obscure et laborieuse qu'il allait mener de nouveau. Pierre resta inébranlable.

— Vous le voyez, disait-il, je ne suis pas fait pour le monde, je m'y ennuie; le luxe, au lieu de me plaire, me gêne et me fatigue; l'air des villes m'étouffe, celui de la mer est mon seul élément ; je ne puis vivre que là ! Si je n'avais ni mon père, ni ma mère, ni Marguerite, il n'y aurait qu'un état qui me conviendrait, ce serait celui de marin ; mais il m'éloignerait de tous ceux que j'aime, tandis que celui de pêcheur me permettra de rester avec ma famille et de la rendre heureuse !

— Retourne donc près de ton père, mon enfant, répondit le bon curé en lui serrant

la main ; je ne puis te blâmer, et peut-être dois-je au contraire t'approuver : car le bonheur est bien plus certain dans la solitude que dans le tumulte du monde. Les études que tu viens de faire seront pour toi une source continuelle de jouissances pures et variées, tu sentiras mieux le néant de tout ce que les hommes appellent plaisirs et richesses ! Le vrai riche, mon ami, est celui qui, n'ayant besoin que de peu de chose, trouve dans son travail l'argent nécessaire à son existence et peut encore secourir quelques infortunés. Les villes sont encore remplies de riches *pauvres* ; le luxe dont ils font parade épuise leur fortune, et ils sont plus malheureux souvent dans leur intérieur, que les humbles ouvriers dont ils paient les travaux.

Ton père, moi et une autre personne, nous

avons voulu savoir si l'orgueil et la soif des honneurs t'éblouissaient assez pour te faire quitter la profession de ton enfance et renoncer à tes vieux parens pour aller vivre parmi des hommes qui se rappelleraient toujours ton premier état et ne comprendraient ni ta franchise, ni ta sauvage indépendance. Retourne au bateau paternel ; je puis t'assurer que tes parens consentiront à ton mariage ; mais Marguerite est encore bien jeune ; laissons le temps de grandir à la petite Jeanne afin qu'elle puisse remplacer Marguerite dans la hutte de ton oncle.

Pierre se sépara de son digne instituteur, non sans beaucoup de larmes; il alla faire ses adieux à son oncle, à sa tante, à Marguerite, et il obtint de son oncle la promesse que son mariage se ferait aux fêtes de pâques.

La joie d'Émeriau et de sa femme fut in-

exprimable en voyant leur fils venir se fixer près d'eux pour ne plus les quitter.

— Que le ciel soit béni, disait le père, tu as compris que le bonheur t'attendait ici bien plus que dans les villes.

Et le bon vieillard se sentait rajeunir en contemplant son fils et en le voyant reprendre son fusil et ses filets comme s'il ne les avait jamais quittés.

CHAPITRE DOUZIÈME.

L'étranger.

Les dix mois qu'il fallait passer pour arriver aux fêtes de Pâques, s'écoulèrent en joyeux préparatifs, et, quand le grand jour fut venu, Pierre et Emeriau firent prendre le large au bateau et voguèrent à la rencontre de Marguerite et de ses parens.

Pendant ce temps, un dîner somptueux se préparait dans la cabane; le petit François tournait la broche et secondait la femme d'Emeriau avec zèle et intelligence. Le meilleur poisson, le meilleur gibier avaient été réservés pour le festin de noces : on n'avait invité que la famille, et le repas était la seule fête qu'on eût voulu se permettre.

Quel fut donc l'étonnement général, lorsqu'à l'instant où le bateau entrait dans les canaux du marais, une foule de jolies petites barques décorées de guirlandes de lierre et de rubans de mille couleurs parurent de tous les côtés; elles étaient remplies des colliberts des environs, vêtus de leurs habits de fête : ils remplissaient l'air de leurs chants et du bruit aigü, mais joyeux, des vèzes et des cornemuses.

Pierre toucha le rivage et reçut dans ses

bras Marguerite et ses parens qui l'attendaient sous une tente au bord de la prairie la plus voisine de l'église.

La noce se mit en marche; la femme d'Emeriau et François avaient quitté un moment la cuisine pour se mêler au cortège, dont la petite Jeanne, et jusqu'à la pauvre aveugle faisaient partie. Mais cette fois Bianca ne conduisait pas l'aveugle. François, tout fier et tout joyeux, avait saisi la main de sa mère et la guidait vers l'église en lui expliquant la manière dont chaque personne était mise, et en tâchant de lui faire voir par ses yeux tout ce qu'elle ne pouvait plus voir par les siens.

Marguerite avait une jupe de drap bleu, un corset de velours noir, un tablier de mousseline brodé, une belle croix d'or; les barbes de sa coiffe, au lieu d'être relevées comme de

coutume sur la pointe de taffetas blanc qui terminait cette coiffe, retombaient sur ses épaules comme un long voile, flottantes et légères, et un bouquet de fleurs d'oranger était attaché à son corset. Emeriau lui donnait la main; Pierre suivait avec la mère de Marguerite, et son oncle et sa mère venaient après eux ; puis, venaient encore l'aveugle, François, Jeanne et jusqu'à Madeleine qui s'était attachée à la pauvre femme et à ses enfans.

Lorsque la cérémonie fut achevée et que la troupe joyeuse eut regagné le bateau d'Emeriau, la surprise de Pierre fut extrême en apercevant un autre bateau pêcheur, beaucoup plus grand que celui de son père et nouvellement peint! On y lisait en grosses lettres rouges tracées sur la cabane: *La Providence!* — C'était son nom. De superbes

filets de toutes espèces se trouvaient étendus sur le siège de la proue, et une large voile était pliée au mât.

— Oh! le joli bateau! s'écrièrent Pierre et Marguerite, pourquoi n'y a-t-il personne à bord?

— Montez-y, mes enfans, leur dit le curé en les prenant par la main.

Ils y sautèrent gaiment, aidèrent le vieillard à les suivre, et ils entrèrent tous trois dans la cabane, elle était meublée à neuf... Mais ce qui fixa toute l'attention des deux jeunes gens, ce fut le même homme au manteau brun que Pierre avait aperçu le premier jour de son installation chez le curé. L'étranger était assis; il se leva, ôta son chapeau, et regardant Pierre avec un sourire plein de bienveillance, il lui dit:

— Pierre, ne me reconnaissez-vous pas, et ne vous rappelez vous plus cet étranger que vous aidâtes si généreusement à sauver des eaux de Sevre, il y a bientôt dix ans?

— Je sais le reste, monsieur, je sais le reste, s'écria Pierre en couvrant de baisers la main de l'inconnu; c'est vous qui êtes cette Providence attachée à tous mes pas, c'est vous, monsieur, oh! dites-le, dites que c'est vous?

Pierre était hors de lui, il pressait le bon curé sur son cœur en répétant mille fois :

— Vous saviez tout et vous me le cachiez!

Puis des bras du curé, il passait dans ceux de son bienfaiteur. Marguerite, toute rouge de joie et de reconnaissance, avait pris la main de l'étranger et l'avait doucement porté

à ses lèvres, tandis que des larmes brillaient dans ses yeux et que Pierre la regardait avec amour.

Les deux familles étaient entrées dans le bateau.

— Venez, mon père, disait Pierre, le serrant dans ses bras ; — venez, ma mère : — voici notre bienfaiteur, vous le reconnaissez, n'est-ce pas ? — et attirant son oncle vers l'étranger : tenez, mon oncle, voilà celui à qui nous devons tout, c'est lui, c'est ce monsieur... L'argent que je vous portai, l'instruction que j'ai reçue, ma nacelle et ce bateau si riche et si grand... C'est lui ! lui qui a tout fait ! et cette fête... ah ! c'est encore lui ; eh, mon Dieu ! rien n'y manque, s'écria-t-il en apercevant sur une des petites barques toute la famille du fermier chez lequel il avait ren-

contré la pauvre aveugle. Le vieillard et le petit Jean sont au milieu d'eux; et voilà François qui y conduit sa mère et sa petite sœur! Oh! comme ils s'embrassent! comme ils sont heureux!

— Pas autant que moi, s'écria le généreux étranger en serrant Pierre dans ses bras: voilà le plus beau jour de ma vie! oui, mon ami; oui, c'est moi qui ai sans cesse veillé sur vous; mais ajouta-t-il en tendant la main à Emeriau: — Qu'est-ce que cela? auprès de ce que je vous dois! Vous aviez refusé ce que la reconnaissance me faisait désirer de faire pour vous; j'ai voulu vous payer à votre insu une faible partie de la dette que j'ai contractée envers vous. Je ne suis point la Providence, mais j'en suis l'instrument; car Dieu a permit tout ce qui s'est passé en me faisant connaître votre res-

pectable curé. C'est de concert avec lui et par ses conseils que j'ai toujours agi. Je savais par lui, mon jeune ami, que l'on vous destinait Marguerite pour femme, et dès-lors mon cœur l'a adoptée comme il vous avait adopté. Je suis riche, je n'ai pas d'enfans. J'ai désiré vous donner de l'instruction à tous deux, afin que vous puissiez suivre vos penchans et vos goûts sans y être forcés. Vous pouviez embrasser un autre état, vous faire une autre existence dans le monde; vous avez préféré la vie obscure de vos pères, vous y revenez par conviction et non parce qu'il le faut : vous serez heureux, mes enfans. Et maintenant ne parlons plus du passé, et regardez-moi seulement comme votre meilleur ami.

Le bateau de votre père est trop petit pour deux ménages, surtout depuis que le petit

François est venu augmenter la famille ; le bateau où nous sommes est plus grand et plus commode, il est à vous : c'est votre présent de noce; vivez heureux ! — Monsieur le curé et moi nous viendrons vous visiter quelquefois ; et lorsque vous vous dirigerez du côté de Niort, ma maison vous sera toujours ouverte comme mes bras! »

Le repas de noce fut gai, et les convives étaient nombreux ; il dura presque toute la journée, et lorsque l'étranger partit, il emporta les bénédictions des deux familles et de tous les Colliberts.

CONCLUSION.

Conclusion.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis cette époque; Emeriau et son fils ont longtemps navigué dans leurs bateaux, l'un à côté de l'autre ; ils ont étendu leur commerce et sont devenus les plus riches pêcheurs du pays.

Mais le temps a apporté avec lui la mort et la vieillesse.

L'étranger - le bon curé — le vieillard — l'aveugle — les parens de Pierre et de Marguerite, tout a disparu, tout repose sous le sable ou les grandes herbes. Poussière dans la terre ; âmes saintes et bénies au ciel !

Pierre a cessé de naviguer il y a environ quinze ans ; la santé de sa femme souffrait depuis qu'elle habitait continuellement sur l'eau. — Il a renoncé à son état favori pour ne pas quitter Marguerite et il a acheté une jolie petite maison aux environs d'Olonne ; il y vit heureux avec sa famille et ses livres ; Jeanne n'a pas voulu se séparer de Marguerite ; elle l'aide à élever ses enfans ; Pierre a donné à François le beau bateau de l'étranger, mais il conserve celui de son père et le

montre souvent à ses fils, en leur disant :

— J'espère bien que l'un de vous n'aura pas d'autre état que celui auquel je dois mon bonheur!

Les Colliberts sont une classe d'hommes tout-à-fait inconnus en France, et pourtant ils habitent encore une grande partie des rivages qui sont vers les Sables d'Olonne. Ils ont conservé leurs costumes, leurs usages, leur vie indépendante, et c'est à peine s'ils se sont ressentis des progrès de la civilisation.

LA LETTRE INTERCEPTÉE.

CHAPITRE PREMIER.

J'avais rapporté de Marseille un de ces amours de jeune fille, qui, purs comme la matinée d'un beau jour, en ont la courte durée. J'avais à peine quinze ans et l'on songeait déjà à me marier. — J'y songeais bien

aussi quelquefois, vaguement, lorsque le souvenir du beau Marseillais glissait entre moi et les plaisirs dont on m'entourait. — Mais le mari que je rêvais n'était point e mari très réel que me destinait mon père.

J'entrai en hostilité dès que je me trouvai en présence de ce mari imposé. — Il était pourtant bien charmant; son seul tort était de se présenter sous l'aspect d'un fiancé.

Mon père m'avait longuement prêché l'obéissance, l'oubli du passé et la résignation de l'avenir. J'avais écouté mon père les yeux baissés et le cœur gros d'orgueil autant que de larmes. Je me sentais humiliée dans ce qu'il y avait de plus noble en moi, mes sentimens. Je promis à mon père de ne ja-

mais recevoir une lettre de M. Charles, et si j'en recevais une de la lui apporter et de ne jamais y répondre. Cette promesse parut calmer mon père, il me renvoya à ma toilette, presque à mes poupées, tant j'avais gardé de douces et joyeuses habitudes d'enfance.

Je montai dans ma petite chambre et je pleurai. Ma mère m'avait suivie doucement, pas à pas. — Bonne mère! Elle ne me fit point de longs discours, encore moins de sermons; elle sécha mes larmes sous ses baisers, et me remit au cœur un peu de cette gaîté qui faisait le fond de mon caractère. — Puis-je aujourd'hui appeler amour, le sentiment que je baptisais alors sérieusement de ce nom? En vérité l'amour à quinze ans est à l'amour d'un autre âge, ce qu'est l'aube au jour.

Plusieurs semaines se passèrent en fêtes, en plaisirs. — J'oubliai peu à peu que j'avais au cœur un grand chagrin, et si je n'avais pas eu toujours en perspective le mari charmant qu'on me gardait, il est probable que j'aurais fini par oublier tout-à-fait que je devais me trouver fort malheureuse.

J'étais en correspondance très intime avec une amie plus âgée que moi et en qui j'avais une entière confiance ; cette amie habitait Marseille, et beaucoup plus avancée que moi dans la vie des passions, elle approuvait ma désobéissance filiale; me fortifiait contre le mariage qu'on m'imposait et me recommandait une éternelle constance. Lorsque je recevais ses lettres, je devenais triste, maussade, je négligeais ma toilette, je me faisais un crime des moindres distractions. — Cet

état de choses durait vingt-quatre heures, après quoi j'essuyais mes larmes, et je répondais à mon amie que j'aimais toujours M. Charles, et que si je m'amusais c'était pour ne pas déplaire à mon père.

Or, j'avais une peur extrême de mon père; je le craignais tellement que j'osais à peine lui donner le baiser du soir et le baiser du matin. Cette crainte avait grandi avec moi; mon père était grave et sévère, jamais il n'avait provoqué ma confiance par un de ces mots qui mettent le sourire sur les lèvres. Je disais toutes mes pensées à ma mère, je les cachais toutes à mon père; un regard, un geste suffisaient pour me troubler, et je m'étais peu à peu fait, vis-à-vis de lui, un visage aussi froid que le sien.

— Un jour, — c'était un matin, — je ve-

nais de me lever, j'avais respiré à ma fenêtre l'air pur d'une belle et joyeuse matinée de mai, et je venais de renfermer dans un tiroir de mon petit bureau la dernière lettre de mon amie, lettre reçue il y avait près de quinze jours, et que je relisais depuis la veille, ne comprenant pas pourquoi je n'en avais pas reçu, comme de coutume, une autre huit jours après.

— M. votre père vous demande, mademoiselle.

Je me retournai vivement vers la femme de chambre de ma mère; elle n'était plus là. Je ne pouvais savoir pourquoi mon père me demandait; je ne montais jamais chez lui de si bonne heure. Une frayeur instinctive, mais vague et sans raison, s'empara de moi; je me levai, je me rassis... Enfin, je

pris courage; je me dis que j'étais folle de craindre ainsi mon père, et je montai dans son cabinet.

Je frappai à la porte entr'ouverte et la poussai doucement... Le visage sévère de mon père me cloua sur le seuil de la porte.

— Eh bien, mademoiselle, vous n'entrez pas ?

Ce *mademoiselle* dit d'un ton fort imposant ne me rassura point; je fis trois pas en avant, puis je m'arrêtai.

Mon père, en robe de chambre flottante, ayant sur la tête une petite casquette de velours noir et à sa main une tabatière qu'il ne faisait qu'ouvrir et fermer, reposait ma-

jestueusement englouti dans une immense bergère ; ses sourcils rapprochés, son front plissé, sa bouche légèrement contractée, et le tabac qu'il poussait et repoussait sans cesse dans son nez, qui se gonflait à mesure que sa lèvre supérieure disparaissait sous sa lèvre inférieure, tout cela me parut des signes d'orage aussi certains que le vent qui s'élève, la poussière qui tourbillonne et les nuages qui flottent plus bas et plus noirs, le sont d'une affreuse tempête.

— Avancez donc, mademoiselle.

Je fis un pas en avant et deux en arrière. Mon père voyant cette marche rétrograde, ajouta d'un ton moins sec :

— Je vous prie, ma fille, de venir près de moi, j'ai à vous parler.

— A moi, mon père?

Et j'étais debout, vis-à-vis de lui, roulant entre mes doigts un coin de mon mouchoir, qu'à mesure que j'étais plus troublée je tirais davantage de la poche de mon tablier noir.

— Serez-vous sincère, mademoiselle? reprit mon père avec un regard qui disait : Il faut l'être; conviendrez-vous de la faute plus que grave que vous commettiez à mon insu?

Mon front, mes joues, mon cou, mes mains, tout ce que ma petite robe de toile à raies bleues laissait apercevoir furent en un moment d'un superbe écarlate; — je tordis le coin du mouchoir que j'avais nonchalamment roulé, et d'une voix moitié tremblante, moitié courageuse, je répétai :

— Une faute!

— Oui, mademoiselle, une faute impardonnable, une faute qu'il faut avouer, et qu'une jeune fille de votre âge n'aurait jamais dû commettre, une faute qui peut perdre votre avenir et vous préparer la honte et les regrets.

Mes jambes fléchissaient à chaque mot, mes yeux voyaient trouble, et j'avais aux oreilles un bourdonnement qui m'empêchait de rallier mes pensées.

— Croyez-vous, mademoiselle, continua mon père en élevant la voix, qu'un père puisse ignorer ce que fait sa fille?

— Et que fais-je donc, mon père? m'écriai-je enfin, entre deux gros soupirs, et

tandis que je retenais à grand'peine une larme que je sentais toute prête à tomber.

— Ce que vous faites ? reprit mon père en appuyant fortement ses mains sur les bras de son fauteuil et se dégageant ainsi du vaste coussin dans lequel il s'était enfoncé, ce que vous faites!... Et le cou tendu vers moi, la tête haute, l'œil étincelant, les joues pourpres et les veines gonflées, il répéta avec un accent vraiment effrayant : Ce que vous faites! Ah! vous l'allez savoir, rusée jeune fille, qui croyez que l'on peut impunément tromper son père! Répondez-moi, ne vous ai-je pas défendu d'aimer M. Charles...

A cette question, la larme que je retenais tomba.

— Répondez donc!

— Oui, mon père.

— Eh bien!

— Je fais ce que je peux, mon père.

En ce moment j'étais fermement convaincue que j'aimais M. Charles d'un amour sans bornes, d'un amour martyrisé, et je me promettais de lui vouer un culte silencieux.

— Et M. Ernest, ne vous ai-je pas dit de l'aimer? continua mon père en prenant coup sur coup trois prises de tabac.

— Oui, mon père.

— Eh bien!

— Je fais ce que je peux, mon père.

— Hum ! hum ! répéta-t-il en secouant d'une main impatiente le tabac qui s'était arrêté sur les bouts de sa cravate et les coins de son gilet.

Je profitai de ce petit moment de répit et je me retournai du côté de la porte dans une grande anxiété, espérant que ma bonne mère allait peut-être venir à mon secours. Mais mon père devina ma pensée et s'empressa de m'ôter cet espoir.

— J'ai défendu qu'on vint nous interrompre, mademoiselle : ainsi ne comptez pas sur votre mère ; c'est sa faiblesse qui nous perd, et je lui en ai déjà fait de vifs reproches.

— Oh ! mon père, m'écriai-je avec une vraie douleur, ma mère l'ignorait.

— Et qu'ignorait-elle, mademoiselle?

Je sentis que je venais de me livrer pieds et poings liés, et je vis tout danser autour de moi.

— Me répondrez-vous, mademoiselle?

— Je n'ai rien à dire, repris-je enfin.

— Rien, rien ; elle appelle cela rien! Comment, mademoiselle, je vous aurais défendu d'aimer un jeune homme qui ne sera jamais votre mari; je vous aurais défendu d'entretenir aucune relation avec lui; je vous aurais promise en mariage au cavalier le plus accompli, au plus joli garçon de Paris, à un homme qui tourne toutes les têtes...

A un mouvement irréfléchi que fit la mienne,

rendant, à défaut de la voix, ma pensée, mon père me lança un regard de pitié.

— Je vous aurais, reprit-il en poussant ces mots de telle sorte qu'ils n'arrivaient pas complets à mon oreille; je vous aurais fait revenir à Paris pour vous y entourer de tous les plaisirs; j'aurais écrit à M. Charles de ne plus penser à vous... et tout cela n'aurait servi à rien!... Ne vous ai-je pas défendu d'écrire? cria-t-il d'une telle force que je compris que l'orage allait éclater plus terrible, si je ne me hâtais de le conjurer.

Alors d'un ton moins effrayé, parce que je pouvais me justifier sans mentir, je répondis :

— Je ne lui ai pas écrit une seule fois et je n'ai jamais reçu de lettre de lui.

— Cela peut être, reprit-il ; mais ne vous avais-je pas défendu de vous en occuper en aucune façon ? Et croyez-vous qu'il suffise d'éluder un ordre quand cet ordre vient d'un père?... Qu'est ceci? poursuivit-il en dépliant une lettre de quatre pages, qu'aux lignes pressées et à la petite écriture je reconnus aussitôt.

— Quoi ! m'écriai-je, vous avez ouvert une lettre à mon adresse, une lettre de mon amie?

Je m'arrêtai tremblante de tant d'audace ; j'avais osé blâmer une action de mon père : il parut ne pas y avoir fait attention, et tout entier à l'examen du corps du délit du procès pour lequel je subissais un si cruel interrogatoire, il répéta d'une voix tonnante :

— Votre amie, dites plutôt votre ennemie; elle vous perd par sa sotte complaisance; elle entretient dans votre cœur un amour criminel, vous dis-je.

J'étais anéantie.

— Écoutez, reprit mon père en rapprochant la lettre de ses yeux, écoutez bien :

« J'ai vu Charles, ma bonne petite, je lui » ai lu ta dernière lettre; le pauvre jeune » homme l'a baisée avec des transports qui » m'ont fait pleurer... »

— Ah! murmura mon père en s'arrêtant tout confus, ce n'est pas cela, je me trompe :

sottises, balivernes ; ni vous, ni moi n'avons besoin de les savoir.

Ses yeux se promenèrent sur les quatre pages et s'arrêtèrent à la troisième, qu'il parcourut attentivement.

Pendant cet examen déloyal, car pensais-je, cette lettre est à moi, à moi seule, c'est ma propriété, je m'attendrissais sur les lignes que je venais d'entendre; l'image du pauvre absent passait devant moi avec de grands yeux bleus baignés de pleurs, et mon père, sans s'en douter, réveillait des souvenirs presque effacés.

CHAPITRE DEUXIÈME.

La prise de tabac.

Les pères sont comme les maris, ils font bien souvent tout le contraire de ce qu'il faudrait faire.

Que de jeunes filles, que de jeunes fem-

mes n'auraient jamais failli si leurs guides ne s'étaient pas trompés en chemin!

Cette grave réflexion, dont beaucuup de nos lectrices, mêmes les plus pures et les plus heureuses, reconnaîtront la justesse, je ne la fis pas alors. A quinze ans on n'approfondit ni les causes, ni les résultats, on vit comme une fleur, joyeuse au moment du soleil, triste au moment de la tempête, souriant ou pleurant, sans souci du passé, sans souci de l'avenir : c'est là le bonheur. Il y a donc une grave imprudence à éveiller, par les reproches et la crainte, les passions endormies.

J'étais comme perdue dans le souvenir du passé, lorsque mon père reprit sa lecture interrompue; je sortis de ma rêverie au terrible mot : Ecoutez, mademoiselle, et mon

père, d'une voix tantôt dure, tantôt ironique, lut ce qui suit :

« Chère petite, tu peux être sûre que je » lui lirai toutes les lettres que tu m'écris; » de mon côté, je te parlerai de lui dans » toutes les miennes, de façon que tu croies » encore l'entendre ; tu conçois que de cette » manière tu seras en correspondance avec » lui presque autant qu'avec moi, et » tu ne désobéiras pourtant point à ton » père. »

— Petit serpent ! murmura-t-il, elle appelle cela ne pas me désobéir ? Et vous, mademoiselle, l'appelez-vous ainsi ? répondez, répondez à l'instant.

Sans trop savoir ce que je faisais, mais poussée par une subite conviction que j'étais coupable, extrêmement coupable, je tombai à deux genoux devant mon père, et je balbutiai avec des sanglots :

— Oui, j'ai mal fait !

Je n'osais le regarder, et je m'adressais de sincères reproches. Je devinai à un mouvement qu'il fit en retombant de tout son poids dans sa vaste bergère, que sa colère s'affaissait à peu près en même temps que le coussin moelleux qu'il écrasait sous lui, j'entendis sa respiration devenir peu à peu moins forte et moins fréquente.

J'ai eu tort, pensai-je... Pauvre Charles, c'est fini ! Oh ! oui, j'allais devenir criminelle, mon père a raison... Et tandis que j'é-

coutais avec recueillement ces paroles de ma conscience, d'autant plus sévère qu'elle était plus pure, je sentais le calme rentrer dans mon ame, et mon sang s'éloigner doucement de mon front et de mon cœur.

O sainte pureté ! virginité de la pensée que l'âge et la civilisation enlèvent à tout jamais : heureuse la jeune fille qui ne vous perd pas trop tôt! Vous êtes son premier charme, et je pourrais presque dire la plus forte barrière que Dieu éleva entre elle et le vice.

J'avais caché mon front sur les genoux de mon père, je ne sanglottais pas, je pleurais et j'attendais, humiliée et repentante, mon arrêt.

— Hum ! hum ! disait mon père ; regardez-moi, mademoiselle.

Je levai mes yeux bien doucement. J'aperçus ses mains, elles n'étaient plus agitées; puis sa poitrine, les mouvemens en étaient lents et réguliers; puis enfin son visage, sa belle et noble tête, son front était détendu, ses yeux adoucis, et ses lèvres avaient repris leur forme ordinaire. Je respirai plus à l'aise.

— Levez-vous, mademoiselle.

— Me pardonnez-vous, mon père? Et sans attendre sa réponse, j'effleurai le bout de ses doigts que je n'osai prendre.

— Hum! hum! reprit-il en secouant fortement sa cravate couverte de tabac, nous verrons; cela dépendra de votre conduite.

Je ne l'entendais plus, je souffrais horri-

blement : une grande partie du tabac avait volé dans mes yeux, et je faisais d'épouvantables grimaces pour cacher la nouvelle douleur que j'éprouvais.

— Hum! hum! qu'avez-vous donc, petite?

Et sa main écarta de mes yeux ma main.

— Ah! je t'ai fait mal, s'écria-t-il; diable, c'est ma faute. Maudite habitude, maudit tabac!

Et me poussant assez rudement, par cela même qu'il se faisait un reproche, il courut verser de l'eau dans un verre, puis il me fit asseoir dans cette même bergère où je l'avais vu siéger comme un juge dans sa chaise curule.

— Donne ton mouchoir. Allons, c'est bien, il est déjà tout mouillé. Que diable! tu as furieusement pleuré.

— Ah! mon père, vous m'avez fait tant de peine.

— C'est bon, c'est bon, c'est ce que je voulais..... S'en va-t-il ce maudit tabac? Souffrez-vous encore, mademoiselle? Allons, levez votre tête, je ne puis voir vos yeux si vous les baissez.

Et, comme il passait sur eux avec soin le mouchoir qu'il trempait dans l'eau, je me hasardai à baiser sa main au passage.

— C'est bon, c'est bon, répéta mon père en retirant sa main. Allons, il n'y a plus rien, vos yeux ne sont plus rouges : vous pouvez descendre à présent.

Et, comme je m'éloignais presque aussi doucement que j'étais arrivée, il me dit avant que je fusse hors de la chambre :

— Vous écrirez à votre amie de ne plus lire vos lettres à M. Charles et de ne plus vous parler de lui. Vous m'avez entendu : votre pardon est à ce prix.

Je baissai la tête en signe d'adhésion, et, n'osant pas demander ma lettre, je sortis, le cœur bien gros, et j'allai chercher ma mère pour cacher mes larmes dans son sein.

Sa douce voix me consola, ses baisers me calmèrent; mon père m'avait effrayée, subjuguée; ma mère me persuada... Je fis ma lettre; elle était toute couverte de larmes, mais le courage et la résignation s'y voyaient. Malgré ce signe de faiblesse, ma mère me

prit dans ses bras et m'appela sa courageuse enfant... Et je portai ma lettre à mon père... Il me baisa au front, poussa deux ou trois hum, hum, et je crus même le voir se détourner pour cacher une larme.

Je venais de faire un grand sacrifice; c'était mon premier chagrin, ma première victoire. J'avais lu peu de romans, mais j'en avais entendu lire beaucoup, une simple cloison séparant ma chambre de la chambre de ma mère. Je perdais bien des choses de cette lecture brisée par la distance, et souvent interrompue à dessein, car ma mère se doutait parfois que j'écoutais au lieu de dormir. Mais, malgré toutes ces lacunes dans les mille et mille aventures que j'avais ainsi recueillies, j'en savais assez pour exalter, à mes propres yeux, la cruelle et difficile position dans laquelle je m'étais trouvée. J'en

sortais victorieuse, je sacrifiais mon amour à mes devoirs, j'étais une héroïne ! L'orgueil se glissa entre moi et les regrets ; je pleurai moins le lendemain. Deux jours après je consentis à descendre au salon ; mes amies étaient gaies, caressantes : je sentis que ce n'était pas le moment d'être maussade ; je causai, je souris, et je finis par rire.

M. Ernest parut. En le voyant mon cœur se serra, je repris toute ma mauvaise humeur, et mon père me lança un regard qui me fit trembler des pieds à la tête. On dansa, j'allai bouder dans un coin.

M. Ernest s'approcha de moi, et, après le salut d'usage, il me dit de sa plus douce voix :

— Me ferez-vous l'honneur, mademoi-

selle, de danser cette contredanse avec moi ?

— Non, monsieur.

— Vous êtes invitée... je suis venu trop tard.

— Oui, monsieur.

En disant ces derniers mots je pensais à Charles.

M. Ernest s'éloigna; il faisait une petite grimace qui, je me le suis dit depuis, rendait sa jolie figure fort piquante.

La contredanse s'acheva, M. Ernest revint à moi.

— Mais vous n'avez pas dansé, mademoiselle?

— C'est ce que je voulais, monsieur.

Il me regarda assez attentivement pour que je me sentisse rougir de honte autant que de dépit.

On commençait à jouer une valse.

— Peut-être préféreriez-vous une valse, mademoiselle? me dit-il avec un sourire qui me blessa.

— Encore moins, monsieur.

Il me quitta, et je le vis se diriger vers la plus jolie de mes amies; il l'invita, elle accepta. Je ne sais pourquoi cela me donna de l'humeur, et comment il se fit que cette humeur me donna subitement l'envie de danser. Quand je dis je ne sais pourquoi, je ferais mieux de dire que je ne savais pas alors

pourquoi ; car à présent ces mystères de l'amour-propre, que l'on confond trop souvent avec ceux du cœur, l'âge et le monde se sont chargés de me les apprendre.

Je cherchai de l'œil un danseur qui pût aider à ma vengeance : le hasard m'amena un ami d'Ernest. Imprudente, étourdie, je m'élançai dans le tourbillon, et, toute à l'enivrement de la danse, de la musique et du plaisir si grand de faire quelque chose qui pût déplaire à l'homme pour lequel on me défendait de penser à M. Charles, j'oubliai pendant un quart d'heure que j'étais une victime. Mes cheveux flottaient en désordre, j'étais rouge, haletante, et mes pieds fatigués voltigeaient pourtant plus rapidement que ceux de mes compagnes.

— Assez ! assez ! criait ma mère, repose-toi !

Mais Ernest valsait toujours, et son ami m'entraînait en répétant :

— Vous valsez divinement !

Enfin le piano s'arrêta, je tombai dans un fauteuil, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien.

Lorsque je revins à moi, mes yeux cherchèrent M. Ernest, et se baissèrent bien vite en rencontrant son regard, qui semblait ne pas m'avoir quittée depuis la fin de la valse. Ce regard me troubla, car je n'y vis que de la tristesse. Je m'étais imaginée que M. Ernest serait furieux et chercherait à me punir de mon impertinence par des mots piquants et un abandon complet.

— Pauvre Charles, pensais-je, je n'avais

que ce moyen de te venger. Ah ! l'on croit que je puis t'oublier ; ah ! l'on veut m'imposer un mari que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais !

Tout en faisant ces réflexions je regardais M. Ernest à la dérobée ; j'étais bien aise de savoir s'il s'occupait encore de moi, et j'éprouvai, je ne sais quelle vague satisfaction en le retrouvant à la même place et tout aussi triste que le moment d'auparavant.

Il ne me parla pas de toute la soirée, et se retira de bonne heure.

J'offris à Charles, au fond de mon jeune cœur, le chagrin de M. Ernest ; c'était comme un holocauste que je faisais à notre amour. Puis je m'endormis en voyant tour à tour, et souvent à la fois, passer, au milieu de cette fantasmagorie de la pensée qui pré-

cède le sommeil, les gracieux fantômes de M. Ernest et de Charles.

Quinze jours après cette soirée, où un peu de coquetterie avait jeté sur toutes mes sensations un voile confus, je reçus une lettre, que cette fois mon père n'intercepta pas : c'était une réponse à ma lettre héroïque. Cette réponse était froide, sèche, et pleine d'ironie. Mon amie m'appelait *petite fille*, me conseillait de lire Berquin, et de jouer à la poupée.

Cette lettre m'humilia profondément. Je donnai un dernier regret à ce que j'avais pris pour de l'amour, et je me résignai au mariage.

Un an après ce petit épisode de ma jeunesse, j'étais la femme de M. Ernest. . .

. . . . . .

La vénérable dame qui m'a permis de livrer au public ces quelques pages arrachées au roman si court et si pur de sa vie de jeune fille, berce aujourd'hui ses petits-enfans, dont l'aîné s'appelle Charles.

J'ai voulu, m'a-t-elle dit, jeter sur mes cheveux blancs, comme une belle et fraîche fleur, le souvenir de cette ombre d'amour.

L'ombre vaut souvent mieux que la réalité!

L'ÉGLISE TENDUE DE NOIR.

GEORGES ET MARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Belle-Jenny.

J'avais une amie d'enfance qui se nommait Marie Leuval ; elle était aussi jolie qu'elle était pauvre et fière : elle avait dix-neuf ans. Sa gracieuse figure et son esprit charmant attiraient autour d'elle bien des amoureux; mais

les amoureux deviennent rarement des maris lorsque les jolies filles n'ont point de dot.

Marie le savait, et elle tenait à distance tous ces beaux diseurs, aux paroles trompeuses et aux dangereux regards.

Orpheline depuis trois ans, sa mère l'avait léguée à ma mère; elle n'avait fait que changer de famille.

J'étais plus jeune de quatre ans que mon amie ; je ne songeais ni à l'amour ni au mariage, je fus donc fort étonnée lorsqu'un matin ma mère laissa éclater une grande joie en lisant une lettre dans laquelle on lui demandait Marie en mariage.

Je fis vingt questions à ma mère, et j'appris que M. Georges Derbin, capitaine de

vaisseau marchand, avait vu Marie peu de temps avant de partir pour les Indes, où il avait un chargement à prendre, et qu'absent depuis un an on n'espérait plus recevoir de ses nouvelles.

Je me rappelai alors que Marie m'avait souvent paru rêveuse, et que j'avais surpris des larmes dans ses yeux lorsqu'à l'époque des orages et des tempêtes on parlait des dangers que les pauvres marins couraient.

Ce jeune capitaine, car il était jeune, venait de débarquer au Hâvre; et, bien qu'il sût que Marie était pauvre, ou peut-être même à cause de cela, l'excellent homme se hâtait de la demander en mariage.

Ma mère fit publier les bans, et le mariage fut fixé au surlendemain de l'arrivée de

Georges. Je grondai doucement Marie de son peu de confiance en moi; je l'assurai que j'aurais été aussi discrète que si j'avais eu vingt ans, et je m'occupai activement des préparatifs de sa toilette.

L'arrivée de Georges était un véritable événement pour moi, j'étais presque jalouse de lui; Marie partageait l'amour profond et vrai qu'il avait pour elle, et je ne venais plus en premier dans son cœur.

Enfin Georges arriva, et la joie qu'il éprouva en revoyant Marie m'émut au point que, loin d'en vouloir encore à mon amie de l'aimer plus que moi, je me sentis toute disposée à le traiter comme un frère.

Georges était d'une taille au-dessus de la moyenne, et remplie d'élégance; ses traits

irréguliers avaient de l'harmonie entre eux, et ses yeux bleus, une douceur infinie : ce n'était ni un bel homme, ni un joli homme, mais il plaisait, il attirait à lui.

Georges avait une de ces ames d'élite comme le ciel en laisse peu sur la terre : ardent, dévoué, généreux jusqu'à l'oubli de lui-même, on citait de lui d'admirables traits de bravoure. Un seul défaut faisait tache sur tant de vertus, sa tête était aussi mauvaise que son cœur était bon ; et la vivacité de son sang, brûlé par la violence des sensations, le rendait sujet à des accès de colère qui lui avaient attiré un grand nombre de duels. Il se battait avec la même ardeur qu'il mettait à sauver un homme prêt à se noyer ou à périr dans un incendie.

Il avait beaucoup voyagé, beaucoup ob-

servé, beaucoup retenu, une sorte de poésie sauvage colorait ses descriptions et donnait à son visage, l'un des plus intelligens que l'on pût voir, une de ces expressions charmantes et variées qui laissent l'ame se réfléchir dans un regard, dans un sourire. On l'aimait en l'écoutant, et je n'ai connu aucun homme dont les nobles qualités eussent un charme plus attractif.

Son mariage devait être célébré à minuit dans l'église de Saint Barthélemi, la cathédrale de la Rochelle. Peu de personnes avaient été invitées ; Georges et Marie avaient prié ma mère de n'avoir ni repas, ni soirée.

La nuit était froide, pas une étoile ne brillait au ciel, c'était une triste nuit d'hiver ; Marie, vêtue d'une robe de laine blan-

che, et belle comme un ange, monta en voiture avec ma mère et moi.

Lorsque nous entrâmes dans l'église je sentis la main de Marie trembler dans ma main. Je ne puis dire aujourd'hui ce qui se passait en moi en face de cette émotion et de la solennité qui allait s'accomplir; mais c'est à dater de cet instant que je n'ai jamais pu assister au mariage d'une personne aimée sans y verser des larmes, et me sentir saisie d'une vague tristesse.

Cependant l'émotion que j'éprouvai en entrant dans l'église de Saint-Barthélemy fit bientôt place à un sentiment réel de terreur.

L'église était sombre; quelques cierges, placés au fond de l'autel, jetaient sur le pavé

de grandes ombres..... Un froid glacial tombait des hautes voûtes, et on entendait, dans une chapelle éloignée, des voix monotones qui psalmodiaient le chant des morts. Toutes les personnes qui accompagnaient les mariés s'arrêtèrent; involontairement je levai les yeux et regardai autour de moi : l'église entière était tendue de noir; les draperies, lamées d'argent, tombaient à larges pans jusqu'à terre, enveloppant les piliers de leurs plis funèbres. Tout était préparé pour la mort, et nous arrivions pour célébrer un mariage!

C'était la veille du vingt-et-un janvier. Nous l'avions tous oublié. Marie faisait de vains efforts pour réprimer le tremblement nerveux qui agitait ses mains devenues froides et blanches comme les mains d'une morte. Georges échangeait quelques mots à

voix basse avec ma mère: peut-être allions-nous rétrograder; tout à coup le son aigu d'une sonnette retentit, le prêtre montait à l'autel. Par un mouvement spontané, et comme s'ils rougissaient de leur faiblesse, les hommes firent un pas en avant. Marie saisit d'une étreinte fièvreuse la main de Georges, qui se trouvait près d'elle, et nous reprîmes notre marche sans songer à rétablir l'ordre parmi nos rangs.

Pendant tout le temps que dura la messe et le discours d'usage, je pleurai, la tête dans mes mains; on pouvait croire que je priais. Marie eut plus de courage que moi, elle contint ses larmes; mais, de loin en loin, je la voyais tressaillir. Les pressentimens et les superstitions ressemblent quelquefois à des révélations d'en haut: on dirait que les ames les plus faibles et les plus tendres sont appe-

lées à s'initier aux mystères de l'avenir, et à pressentir la douleur avant de l'éprouver.

Au moment de sortir de cette église, qui ressemblait à un vaste cercueil, et pendant qu'on faisait avancer les voitures, Marie se trouva mal. Georges la porta plutôt qu'il ne l'aida à descendre les marches de l'église; tout le monde se sépara sans échanger ces serremens de mains, ces mots affectueux qui sont, après un mariage, l'expression du bonheur que l'on croit être le partage des nouveaux époux, bonheur auquel on aime à s'associer.

Personne, pas même les témoins, ne songea à faire entendre les paroles de félicitation.

Bien des jours s'écoulèrent sans que Marie

pût se laisser aller au bonheur d'être heureuse, et nous-mêmes nous étions plus ou moins frappés du souvenir de cette nuit de fête changée en une nuit de deuil. Nous n'allions plus entendre la messe à Saint-Barthélemy ; et, sans nous communiquer nos pensées, nous évitions toujours de laisser apercevoir le malaise de nos ames.

Mais peu à peu ce triste souvenir perdit de son amertume, et Georges fut le premier à retrouver le calme et la gaité. Il lui arriva même de plaisanter Marie sur ses superstitions, et de chercher à les combattre en citant un grand nombre d'exemples qui tous avaient pour but de démontrer la fausseté des pressentimens, et le ridicule des superstitions. Mais Marie opposait, aux calculs de la raison, toutes les tendresses de son ame, et souvent, à la fin de ces entretiens, Georges,

au lieu d'avoir vaincu, subissait la douce influence de sa femme ; il restait pensif et presque prêt à partager les faiblesses qu'il blâmait.

Il y avait quatre mois que Georges était marié, le jour où il devait quitter la Rochelle semblait s'approcher avec cette rapidité qui nous pousse toujours vers les évènemens pénibles ; il allait faire un voyage de long cours. La *Belle-Jenny* devait mettre à la voile pour Saint-Domingue le 15 juin : on était au 10.

Georges et Marie allaient se séparer pour cinq ou six mois, peut-être plus : car Georges avait à traiter d'affaires de commerce fort importantes pour son armateur. La veille de son départ il profita d'un instant où sa femme était occupée à faire ses malles pour s'approcher de moi.

— Petite sœur, me dit-il avec une voix remplie de tristesse, je vous recommande Marie pendant mon absence ; gardez-là près de vous, aimez-là toujours, aimez aussi notre enfant, et si je ne suis pas de retour dans cinq mois, priez notre bonne mère de soutenir le courage de ma femme. Hélas ! quand on part, sait-on jamais le jour où on revient.

Ce fut ainsi que j'appris la grossesse de Marie. Je promis à Georges avec effusion tout ce qu'il me demandait, et je le conjurai de veiller sur lui-même et de supporter plutôt l'injure que de se laisser emporter au désir de la venger.

Il sourit, tandis que les larmes brillaient dans ses yeux, et il m'assura que sa vie était désormais trop utile à sa femme et à l'enfant

qu'il espérait, pour qu'il cédât comme autrefois à la fougue de son caractère.

Rassurée sur ce point, je voulus le quitter pour aller aider Marie, mais il me retint et me parla de son affection pour moi et de sa reconnaissance pour ma mère avec tant de franchise et de tendresse, que je me mis à pleurer, enfant que j'étais encore, incapable de cacher mes émotions. Marie entra dans ce moment, et me dit assez bas pour que George ne l'entendît pas :

— Est-ce que tu as aussi des pressentimens ?

— Moi, repris-je, et quels pressentimens puis-je avoir ?

— Mais tu pleures.

— Je pleure parce qu'il va partir et que tu vas avoir un grand chagrin.

Marie me serra la main et ajouta bien bas.

— Tu ne songes donc plus à cette église tendue de noir?

— Non, pourquoi?

— Oh! pour rien, reprit-elle en souriant avec amertume, et se tournant vers Georges, qui causait avec ma mère, elle lui demanda s'il ne voulait pas qu'elle l'accompagnât jusqu'à son vaisseau.

Après quelques hésitations de la part de Georges qui craignait de manquer de courage au moment du départ et de montrer ses

larmes à l'équipage qu'il commandait, il fut décidé que nous visiterions la *Belle-Jenny* le soir, et que nous n'irions pas le lendemain sur le pont à l'heure où elle lèverait l'ancre.

La *Belle-Jenny* avait été construite avec le plus grand soin ; elle allait faire son premier voyage sous les ordres de M. Derbin.

Nous fûmes frappées de l'attitude de Georges au milieu de son équipage. On aurait dit, à le voir sur les planches de son trois-mâts, qu'il était né pour commander.

Lorsque nous quittâmes le vaisseau, Marie emportait une plus grande idée de Georges et la ferme résolution d'avoir du courage. — Cependant elle pleura tout le soir, et je n'oublierai jamais la tristesse de ces dernières

heures passées en famille, car ma mère et moi nous aimions Georges et Marie : elle, comme s'ils avaient été ses enfans, moi, comme si j'avais été leur sœur.

Le lendemain, à nos yeux rouges, à nos joues pâles et fatiguées, il était facile de voir que nous avions tous pleuré au lieu de dormir.

Georges, malgré ses instances, ne put obtenir que sa femme ne l'accompagnât pas le soir sur le port. Il y a des promesses et des résolutions inexécutables, il y a des heures dont les moindres instans sont sans prix, des douleurs que l'on veut subir dans toute leur étendue, Georges céda. Lui-même s'était arraché des bras de sa femme pour s'y rejeter sans force ni courage.

Nous partîmes enlacés les uns aux autres

mornes et silencieux. Le port était couvert des femmes, des mères, des enfans, des amis de ceux qui s'éloignaient ; notre douleur fut mêlée à tant de douleurs, que nos larmes ne furent pas même remarquées. On n'entendait que le mot adieu au milieu des sanglots étouffés.

Enfin, et ce fut là le moment affreux, Georges s'élança des bras de sa femme vers le canot qui l'attendait. Il était fou, hors de lui ; il nous envoya des baisers jusqu'au moment où il aborda la *Belle-Jenny*, et ses dernières paroles *mon enfant !* retentirent longtemps de mon oreille à mon cœur.

Marie avait les yeux fixés invariablement sur un seul point. Toute son âme, toute sa vie était dans ses yeux. Elle ne pleurait pas. Moi, j'étais presque aveuglée par mes lar-

mes. Je ne voyais plus la *Belle-Jenny* qu'à travers un nuage.

Nous quittâmes le port lorsque la nuit commençait à tomber et le vaisseau à disparaître dans la ligne noire formée à l'horizon.

CHAPITRE DEUXIEME.

Retour de la Belle-Jenny.

Huit mois s'étaient écoulés, Georges était encore à Saint-Domingue, retenu par des affaires tellement embrouillées qu'il ne pouvait fixer le jour de son retour. Cependant il espérait arriver en France au mois de mars ; nous étions alors à la fin de janvier.

Marie avait un fils beau comme elle, un fils qu'elle adorait. Le petit Georges avait près de trois mois ; les bras de sa mère et les miens lui servaient de berceau ; il nous souriait à toutes deux, et je croyais fermement que je l'aimais autant que sa mère l'aimait. Les jours passaient doux et sans nuages comme des jours de printems. Marie avait oublié l'église tendue de noir, le bonheur s'était assis au coin de son foyer, elle avait repris sa gaîté; ses joyeuses chansons berçaient son fils chaque soir à l'heure où les oiseaux et les enfans s'endorment, les uns la tête sous leurs ailes, les autres la bouche sur le sein de leurs mères.

Le petit Georges se portait à merveille, à part une légère toux qui était survenue et annonçait un rhume. Je n'y faisais pas attention, mais Marie me dit :

— Je suis inquiète de mon fils.

Je regardai l'enfant ; il était aussi rose, aussi charmant que la veille. Je plaisantai Marie sur ses inquiétudes ; elle eut l'air de me croire : mais le soir elle n'endormit pas l'enfant au bruit de ses chansons et je l'entendis soupirer.

La tristesse de Marie me gagna malgré moi ; je dormis mal, et la nuit me surprit auprès du berceau de Georges ; j'y trouvai sa mère, elle me serra la main et m'attira vers son fils. Je me penchai sur lui et j'écoutai sa respiration ; elle était rare et pressée. J'approchai la bougie et je vis qu'il était pâle.

Sa mère l'avait vu avant moi.

— Éh bien ? me dit-elle.

— Ce ne sera rien, répondis-je ; il est im-

possible qu'un enfant s'élève sans avoir quelque indisposition.

Marie, sans paraître faire attention à cette banale réflexion, regarda la pendule et me dit : dans deux heures, j'enverrai chercher le médecin.

Nous veillâmes le petit Georges en attendant le jour, il était cinq heures du matin. Je ne voulais pas croire que l'enfant fût malade et je me tourmentais plus de l'inquiétude de Marie que de mes craintes pour lui. Lorsque le médecin arriva, ma mère était avec nous. Le petit Georges s'était éveillé, sa pâleur avait fait place à une vive rougeur.

— Cet enfant, dit le médecin après un long examen, a une pleurésie ; il a eu chaud et froid.

Nous nous regardâmes toutes les trois avec un tel désespoir, que le médecin reprit :

— Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de remède ; cependant, ajouta-t-il, l'enfant est bien jeune, et le mal a déjà fait des progrès.

Je me rappelai alors la petite toux de la veille, et je songeai que la chambre de Marie était chauffée par une cheminée et la mienne par un poêle. Georges s'était endormi dans ma chambre sur les genoux de sa mère, et en le portant dans son berceau nous avions senti le froid nous saisir ; mais cela avait été si rapide, que le danger dont l'enfant était menacé nous rendit seul le souvenir de cette sensation.

Je ne peindrai point ici les soins, les an-

goisses, l'agonie de nos cœurs; le médecin cherchait à rassurer Marie, mais à moi il disait la vérité. Il n'espérait plus rien que d'une crise, et cette crise ne pouvait avoir lieu que le neuvième jour.

Toutes les pauvres mères qui ont attendu d'une heure, d'un instant, la vie ou la mort de leur enfant, comprendront les tortures sans nom auxquelles Marie était en proie. Elles ont eu les mêmes larmes brûlantes, les mêmes prières ardentes, les mêmes désespoirs, les mêmes lueurs d'espérance ! Lueurs fatales qui rendent la douleur plus épouvantable encore : le soir vint, le soir du neuvième jour.

— Consolez-la, me dit le médecin en se retirant, cet enfant est si jeune, que c'est à peine s'il est né.

— Ah! monsieur, m'écriai-je en fondant en larmes, n'y a-t-il donc plus d'espoir?

— Non.

Et il sortit.

Je demeurai atterée, anéantie, mes larmes se séchèrent tout-à-coup. A ma douleur s'était mêlée l'indignation; il nous laissait là, cet homme, qui trouvait que le petit Georges était trop jeune pour être pleuré.

Plus tard, quand j'ai vu mourir d'adorables enfans à l'âge où la vie est dans tout son éclat, j'ai compris que l'argument de ce médecin, quelque cruel qu'il fût, était basé sur une chose vraie. Mais la mère qui voit mourir son premier né, n'accepte aucune consolation.

Je rentrai dans la chambre où j'avais laissé Marie ; elle tenait son fils dans ses bras. Je n'osais pas la regarder ; je me mis à ses genoux, et mon âme désolée se tourna vers Dieu !

— Vois-tu, me dit Marie d'une voix saccadée, Georges ne verra pas son fils... Il va mourir, mon fils !

— Non, non, balbutiai-je en retrouvant un peu de courage dans l'ardeur de la prière que je venais de faire.

— Te rappelles-tu l'église tendue de noir ?

Je regardai Marie, tant l'expression de sa voix me fit peur, et je cachai mes larmes dans les plis de sa robe.

Le plus profond silence régna alors entre

nous. Ma mère se tenait debout derrière Marie ; elle épiait l'issue de cette lutte suprême qui s'établit chez tous les êtres vivans, forts ou faibles, jeunes ou vieux, entre la vie et la mort. Pauvre mère, elle souffrait horriblement de notre douleur, et nous, nous ne nous apercevions même pas de sa présence.

Tout-à-coup un grand cri retentit, et ma mère enleva l'enfant dans ses bras. Marie, renversée en arrière, pâle, les yeux fermés, paraissait avoir cessé de vivre. Je me précipitai sur un flacon et je courus à elle.

— Non, non, me dit ma mère, laisse-la, elle a le temps de souffrir.

— Son fils ! m'écriai-je.

— Il est mort !

Je me rappelle encore l'affreuse douleur qui me saisit au cœur, et je demandai à Dieu de prendre pitié de Marie.

Où trouvai-je le courage de placer cet enfant tant aimé dans son berceau, de m'agenouiller auprès de lui, et de crayonner, à la lueur de deux bougies qui étaient devenues deux cierges funéraires, les traits de ce petit ange si beau, si riant, il y avait dix jours à peine? Je n'en sais rien. A l'âge que j'avais, la mort n'apparaît point encore ce qu'elle est réellement, affreuse, inexorable!

Georges semblait endormi, ses petites lèvres pâles et faiblement entr'ouvertes, avaient gardé comme un sourire. Je pleurais en reproduisant sur le papier ce doux visage que j'avais si souvent couvert de ces bons et purs baisers qu'on ne donne qu'aux enfans. Je

pleurais, mais j'écoutais une voix divine qui me disait :

« Il est avec les anges. »

Le lendemain de cette veille funèbre fut peut-être encore plus affreux que la nuit même.

Marie, revenue à elle, demandait son fils; elle l'avait vu mourir, et elle ne voulait pas croire à sa mort! Je passai bien des jours et des nuits au chevet de son lit, car elle était en proie à une fièvre violente dont sa jeunesse seule triompha.

Un mois s'était écoulé depuis la mort du petit Georges; Marie avait fait encadrer l'esquisse bien imparfaite, mais ressemblante,

que j'avais tracée, de son fils ; elle passait des heures entières à la regarder. Et lorsque, pour sécher ses larmes, je lui disais en pleurant moi-même :

— Console-toi, une voix divine m'a dit le jour de sa mort :

« Il est avec les anges. »

Elle se détournait de moi et pleurait davantage.

— Ah ! me répondit-elle un jour, tu l'aimais bien, mais tu n'étais pas sa mère ! Le ciel est peuplé d'anges, moi je n'avais que mon fils !

Une lettre de Georges vint redoubler sa

douleur. Georges parlait de son fils avec cette exaltation passionnée qui attirait à lui tous les êtres qu'il aimait. Ses projets au retour, ses espérances dans l'avenir, tout ce qui aurait fait la joie de Marie six semaines auparavant, jetait un crêpe plus funèbre sur cette maison où il allait trouver la mort et le désespoir, lorsqu'il y venait chercher la vie et le bonheur!...

Marie n'avait plus le temps de lui écrire, et elle calculait que sa dernière lettre arriverait à Saint-Domingue après le départ de son mari, qu'elle attendait à la fin du mois, c'est-à-dire dans trois semaines.

Peu à peu la pensée de le revoir calma l'amertume de sa douleur, et elle commença à se rattacher à la vie, sinon avec l'espérance, du moins avec la résignation.

Les trois semaines passèrent, Georges n'arriva pas ; mais, comme on avait eu de vagues nouvelles de *la Belle-Jenny*, et qu'elle avait été signalée tenant la mer du côté des Açores, Marie prit patience et bénit presque ce retard, qui lui permettait de se préparer avec courage à la douleur qui allait frapper son mari.

Si le vent soufflait avec furie, elle se mettait à genoux et priait Dieu ; ses jours et ses nuits étaient remplis de crainte et d'effroi. Son amour, entièrement concentré sur son mari, avait laissé bien en arrière ma tranquille amitié.

Tous les jours nous passions quelques heures sur le port, interrogeant du regard la mer et l'horizon au bruit de la voix des matelots insoucians qui chantaient ou fumaient.

La Belle-Jenny devait débarquer sa cargaison à La Rochelle; on ne comprenait rien au retard apporté dans son arrivée: mais on l'attendait tous les jours, et l'armateur était sans inquiétude.

Lorsque Marie lui faisait part de ses terreurs, il avait toujours un sourire sur les lèvres pour la rassurer, et il ne manquait jamais de la congédier en lui disant :

— Le capitaine Derbin connaît la mer mieux que nos plus vieux marins.

C'était un dimanche, il faisait une de ces belles journées du mois d'avril qui réjouissent les yeux et le cœur; midi venait de sonner; nous allions ouvrir la porte de la maison pour nous rendre sur le port, lorsqu'on la poussa brusquement. Un homme entra,

nous ne le reconnûmes pas d'abord ; il était dans un tel désordre, et nous avions l'esprit si préoccupé d'une seule pensée, que nous n'eûmes qu'un cri :

— Georges !

Mais ce n'était pas lui, et Marie s'appuya sur moi pour ne pas tomber.

Cet homme, nous venions de le reconnaître, était parti avec Georges comme *timonnier*. Georges venait donc d'arriver.

— Où l'avez-vous laissé ? demandai-je, car Marie était incapable de parler.

— Au *Port-au-Prince*, répondit cet homme, qui tâchait de se donner une contenance en cherchant différens objets placés dans sa

large ceinture, et qu'il nous présenta un à un.

Je reconnus le portrait de Marie, et un médaillon renfermant une boucle de ses cheveux noirs enlacés à une mèche de cheveux blonds.

Ni Marie ni moi, nous n'avancions la main; nous tremblions tellement, que le pauvre marin, incapable d'un plus long courage, éclata en sanglots.

Alors, et comme si elle avait été soulevée par une commotion électrique, Marie s'élança vers lui, et saisissant les fortes mains de cet homme dans ses faibles mains, elle le secoua avec une telle violence, que le portrait et le médaillon roulèrent à terre.

— Parlez, parlez! s'écria-t-elle, — mon

mari, Georges — mort! Mort, n'est-ce pas? Oh! dites-le donc, dites-le pour que je meure aussi.

— La balle l'a frappé au cœur, balbutia le marin, et il est tombé en criant : — Ma femme! mon fils!

— Il s'est battu! m'écriai-je en serrant Marie dans mes bras, — battu malgré ses promesses. — O mon Dieu!

— Et il est mort, n'est-ce pas? répéta Marie d'une voix qui me glaça d'effroi.

— Ah! madame, ce n'était pas un duel; c'était un assassinat! Il ne voulait pas se battre..... On l'y a forcé; il avait comme le pressentiment qu'il serait tué, mais il était trop brave pour reculer... Ah! madame, *la Belle Jenny* est revenue sans lui!

Les paroles de cet homme étaient entrecoupées de sanglots; il parlait encore, que le son de sa voix seul arrivait à mes oreilles. Georges était mort, que me faisait le reste?...

Je regardai Marie qui était beaucoup plus calme que moi, mais dont la pâleur était effrayante; elle avait ramassé le portrait et le médaillon. Ses lèvres blanches et serrées exhalaient de moment en moment des mots confus, inintelligibles et de sourds gémissemens.

— Mort! répéta-t-elle enfin, en faisant un pas vers la porte. Mort!... ouvrez cette porte, ouvrez-la donc que j'aille le rejoindre, l'église est encore tendue de noir... Il m'attend, je le vois, il est près de l'autel, et son fils, mon enfant, mon petit Georges, est près de lui...

Je la retenais dans mes bras, car la porte qu'elle nous disait d'ouvrir n'avait pas été refermée, et je la voyais prête à s'élancer dans la rue... mais je tremblais, j'étais sans forces, et les siennes semblaient doublées par le désespoir; elle se dégagea de ma faible étreinte, et, plus prompte que moi, elle s'enfuit, traversa la ville, arriva en face de Saint-Barthélemy, en monta les degrés sans s'arrêter, et tomba inanimée au pied du grand autel. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'était là qu'on l'avait mariée, là que les cierges avaient éclairé le deuil de cette église où le délire de sa douleur la ramenait instinctivement. Mais, par un de ces jeux du hasard ou de la Providence dont les mystères sont adorables jusques dans leurs plus cruelles phases, l'église était parée de fleurs et les

pures et enivrantes exhalaisons de l'encens achevaient de lui donner un air de fête.

C'était le jour de Pâques ; la grand' messe venait de finir, la foule s'était écoulée, les dernières vibrations de l'orgue mouraient dans l'espace sous les doigts distraits de l'organiste, qui achevait d'exécuter un chant religieux de Béthowen.

Quelques femmes agenouillées priaient encore dans les chapelles, deux enfans de chœur enlevaient la sainte nappe, et le soleil dorait de ses rayons le saint-sacrement et les cierges bénis.

Lorsque j'arrivai, je vis Marie entourée de toutes les personnes qui se trouvaient dans l'église. Ses yeux ne s'étaient pas r'ouverts : elle était raide et pâle comme une statue de

marbre, sa tête reposait sur les marches de l'autel. L'effroi et la surprise qu'elle venait de causer n'étaient pas encore dissipés. J'écartai cette foule stupide et curieuse, je soulevai Marie dans mes bras, je saisis un flacon que l'on me présentait et je lui fis respirer de l'éther.

Marie ouvrit les yeux, elle les tourna vers moi, puis vers l'autel, murmura le nom de Georges, serra faiblement ma main et sa tête retomba.

— De l'air! m'écriai-je, emportons-la d'ici... sauvons-la, elle n'est qu'évanouie.

— Elle est morte! reprit un jeune prêtre, celui qui m'avait tendu le flacon d'éther.

Je ne sais plus ce qui se passa dans l'église.

Lorsque je revins à moi, j'étais près de ma mère. Marie, étendue sur mon lit, semblait dormir.

Elle souriait.

Ma mère pleurait.

L'ame de Marie était allée rejoindre l'ame de Georges.

LA REINE HORTENSE

Je n'ai jamais connu la reine Hortense; mais elle aimait les arts, les lettres, la France! ce fut un lien entre nous:

J'écris ces lignes avec un sentiment pro-

fond de regret et de reconnaissance pour l'intérêt qu'elle avait bien voulu me montrer, — c'est un dernier hommage que je rends à sa mémoire.

Pendant la longue maladie de la reine Hortense, son courage et sa patience ne se sont pas démentis un seul instant. Ses souffrances avaient amaigri son corps, mais elle était élégante et gracieuse comme dans ses beaux jours. Son goût pour la toilette semblait s'accroître à mesure qu'elle sentait la vie prête à lui échapper. Toujours en blanc, couverte de dentelles et de rubans, elle recevait ses amis comme si la mort avait été loin d'elle. Dans les derniers temps, il y avait des jours où elle faisait des projets pour l'été prochain, et d'autres où elle laissait, dans quelques mots sans suite, deviner qu'elle comprenait tout le danger de sa position.

La reine Hortense aimait avec passion le fils d'une jeune dame de ses amies; cet enfant avait quatre ans, il passait des heures entières aux pieds de la malade ou dans ses bras; il jouait avec ses rubans, ses cheveux; il collait ses joues roses sur les joues pâles de la reine, et il riait! Sa mère cherchait un jour à l'empêcher d'être bruyant et familier :

— Oh! laissez-le, répondit elle, croyez-vous que les caresses de cet enfant ne sont pas plus douces à recevoir que toutes les caresses de la fortune et du monde; celles-ci ne me tromperont pas.

Quelques momens avant d'expirer, elle voulut tendre la main à chacun des gens de sa maison; ils étaient tous en larmes, elle était calme et résignée; elle avait à ses genoux et

au pied de son lit son fils et le docteur Bou-neau, attaché depuis longtemps à sa personne, et dont les soins ont prolongé sa vie et adouci ses souffrances.

Un grand silence régnait dans cette chambre où la mort allait passer. La duchesse se tourna lentement vers son fils et vers le docteur, puis, d'une voix éteinte, elle leur dit :

— Mes enfans, vous êtes bien malheureux! Adieu, adieu! Louis! Louis!

Son fils se jeta dans ses bras, elle le serra sur son cœur avec une force surnaturelle, et s'écria avec une véhémence effrayante :

— Adieu, adieu, adieu !

Retombant alors épuisée, sa noble figure

reprit une sérénité angélique et ses paupières se refermèrent.

Elle avait à la main une petite palme d'or, et sur sa poitrine un crucifix d'argent qu'elle pressait à chaque instant; ce léger mouvement et sa faible respiration annonçaient seuls qu'elle vivait encore. Son fils se pencha vers elle, et, d'une voix qu'il essayait en vain de rendre calme, il lui dit :

— Ma mère! me reconnaissez-vous?... C'est votre fils... votre Louis! ma mère!...

Elle fit un effort prodigieux pour parler et pour ouvrir les yeux, mais ses lèvres déjà froides et ses paupières paralysées ne purent répondre à ce cri déchirant que par un mouvement imperceptible. Sa tendresse maternelle si vraie, si exaltée, avait apporté à son

ame déjà à moitié exhalée la voix de son fils. Un faible frémissement de la main qu'il tenait le lui apprit, et presque au même instant le dernier soupir de sa mère retentit de son cœur.

Les sanglots éclatèrent alors! Le prince Louis resta seul dans une grande immobilité à genoux devant sa mère, la tête appuyée sur sa main.

Le docteur Bouneau a voulu que l'embaumement de la reine Hortense fut retardé le plus longtemps possible, et lorqu'il a eu lieu, les gens de l'art ont été profondément étonnés que la mort n'eût pas été plus prompte. L'état intérieur du cadavre était effrayant, et tel que les médecins eux-mêmes ont avoué qu'ils étaient loin de soupçonner l'étendue des ravages que le mal avait faits.

Le prince Louis a veillé près du corps de sa mère : sa douleur était muette et sans larmes; il a assisté à toutes les messes qui ont été dites pour elle.

Le corps de la reine, après avoir été embaumé, a été placé dans un cercueil de chêne entièrement rempli de fleurs desséchées; il était fixé par des rubans de satin retenus par des clous à tête d'or; la reine était revêtue d'une robe de velours noir, d'un bonnet de dentelle blanche, et sa physionomie, malgré les outrages du scalpel, avait conservé une douce expression. Le premier cercueil a été renfermé dans un cercueil de plomb, recouvert d'un drap de satin blanc, et ce second cercueil a été lui-même renfermé dans un troisième cercueil en bois d'acajou, recouvert de velours noir. Un coussin posé près de sa tête, supporte une couronne, et une grande

croix est dessinée sur le velours par des galons et des clous à tête d'or. Ce triple cercueil, placé sur une estrade, a été exposé dans la chapelle d'Arenenberg jusqu'au moment où le corps a été enlevé pour être transporté à Rueil. Cette chapelle, que la reine Hortense s'était plu à embellir, est restée durant ce temps entièrement tendue de noir.

On admirait au salon, il y a trois ans, un très beau portrait de la duchesse de Saint-Leu, peint par M. Cottreau, si connu dans le monde élégant par la beauté de sa voix et de sa figure; M. Cottreau, ami de la duchesse depuis de longues années, avait pour elle un de ces attachemens qui honorent ceux qui les éprouvent comme ceux qui les inspirent : Fidèle au malheur, il visitait Arenenberg tous les ans, et, depuis plusieurs, il ne l'avait pas quitté.

La reine Hortense est morte au milieu de ceux qu'elle aimait le plus et dont elle était le plus aimée.

Son âme aimante n'a eu jusqu'à ses derniers momens qu'une pensée : laisser à tous ceux qui lui avaient donné quelques marques d'intérêt un souvenir, quelque chose qui pût parler d'elle, après elle. C'est ainsi qu'une grande partie de ses bijoux a passé de ses mains dans celles de ses amis. Les legs qu'elle a faits sont nombreux, elle n'a oublié personne; elle avait l'art de faire beaucoup de bien avec peu de chose; sa fortune était médiocre; elle ne s'élevait pas à cent mille francs par an, et cependant elle avait un état de maison, beaucoup de vieux serviteurs pensionnés par elle, et plusieurs personnes qui, pour avoir rendu autrefois des services à sa famille, recevaient des pen-

sions de six et huit cents francs, prélevées sur ses revenus. Ce qu'elle faisait de bien aux pauvres et aux malades des environs d'Arenemberg, leurs larmes et leur douleur l'ont seules appris.

Le peuple a fait à ses funérailles une de ces pompes que les grands obtiennent rarement, et le souvenir de cette imposante cérémonie vivra longtems dans le canton de Turgovie.

Il y a trois ans que la duchesse de Saint-Leu, sans cesse occupée de la France, témoigna le désir de mettre en musique des paroles faites par moi; je lui envoyai plusieurs romances, et elle m'en remercia par une lettre si touchante, si expressive, que je conçus dès lors pour elle un respect plein d'attachement. Je reçus en échange de mon volume

de poésie une mosaïque d'une grande beauté ; elle était montée en épingles.

« Voici, m'écrivait la duchesse, un faible » souvenir de mes sympathies pour vous et » vos ouvrages : la mosaïque est un débris des » richesses de l'Empire, mais la monture » est la monture de l'exil ; je n'ai rien pu » avoir de mieux ici ; je suis presque hon- » teuse de vous l'envoyer. »

La monture de l'exil était en effet bien peu digne de la mosaïque, mais je l'ai gardée ; et à présent, moins que jamais, je ne la ferais remplacer par une autre.

Les lettres que j'ai de la reine Hortense respirent un si pur amour pour la France, un désir si profond de la revoir et d'y vivre : « Fut-ce, m'écrivait-elle, dans le coin le

plus obscur, » que je composai pour elle une romance intitulée *la France*. Cette romance est la dernière qu'elle ait mise en musique ; elle me la renvoya, il y a deux ans, en me priant de la faire graver à Paris au profit des pauvres. Je la vendis à M. Frey, éditeur ; il la fit graver avec une lithographie faite d'après un dessin de Girodet ; elle représentait la duchesse de Saint-Leu assise à un balcon, cherchant à respirer un peu de l'air *qui avait passé sur la France*.

Je n'ai jamais pu comprendre ce qui avait empêché la publication de cette romance ; mais cette dernière consolation a manqué à la duchesse de Saint-Leu. J'ai reçu vingt exemplaires, je les ai partagés avec elle : ils sont, je crois, les seuls qui soient sortis du magasin de l'éditeur.

Sans ambition pour l'avenir et sans regret

pour le passé, la reine Hortense ne désirait qu'une chose, *la France!* Tout était là pour elle; elle est morte en la regrettant, en demandant d'y obtenir un dernier asile.

Ses vœux seront exaucés : la mort lui a donné une tombe dans sa terre natale ; elle est venue prendre place près de sa mère, et leurs noms confondus ensemble vivront longtemps dans les cœurs ; on dira d'elles :

« Elles ont fait du bien! »

De tous les souvenirs qui survivent à la vie, celui-là est le plus lent à s'effacer.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

CHAP. I. — Pierre et Marguerite. 1
— II. — La Lettre interceptée. 193
— III. — L'Église tendue de noir. 235
— IV. — La reine Hortense. 285

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

Fontainebleau, Imp. de E. Jacquin.